

N° 3

DÉCEMBRE

1946

CENTRE
D'ÉTUDES
PÉDAGOGIQUES

MÉTHODES ACTIVES

REVUE
DE PÉDAGOGIE PRATIQUE



EDITIONS
BOURRELIER
& C^{IE} PARIS

METHODES ACTIVES

REVUE MENSUELLE DE PEDAGOGIE PRATIQUE

Comité de rédaction

G. CONDEVAUX, Inspecteur général de l'Instruction Publique. — G. DE FAILLY, Directrice des Centres d'Entraînement aux Méthodes actives. — A. FOURNIER, Inspectrice des Ecoles Maternelles. — R. GAL, Professeur, Conseiller technique au Ministère de l'Education Nationale. — M. LERICHE, Bibliothécaire de « L'Heure Joyeuse ». — P. MEZEIX, Inspectrice générale des Ecoles Maternelles. — F. SECLÉT-RIOU et J. SEGUIN, Inspectrices primaires. — A. WEILER. — LEROUX, Instituteur. — F. MORV, ancien Instituteur, Docteur ès Lettres, Inspecteur primaire, Directeur de la Revue.

SOMMAIRE

SUGGESTIONS :

Vu en Hollande , par M.-Th. MAURETTE.....	35
Psychologie et éducation , par R. DUTHIL.....	39
Les écoles actives en Belgique. L'école Decroly : l'Ermitage , par A. CLARET	41

EXPERIENCES ET COMPTES RENDUS :

Le document d'histoire à l'école active : un épisode du siège d'Orléans, la journée des harengs , par P. MARECHAL.....	45
L'enseignement des sciences : l'acquisition du savoir et l'observation personnelle , par H. GUILLARD et R. FAURE.....	51
Méthode Decroly , par M.-Th. MAURETTE	53
La classe-promenade, centre d'intérêt occasionnel , par Y. CHARPENTIER	56
Les marionnettes , par J. et S. LACAPERE.....	58

CHOSÉS D'HIER : **Double jeu**, par L'INSPECTEUR EN TOURNÉE..... 62

LIBRES DISCUSSIONS

EDITIONS BOURRELIÉ ET C^{ie}, 55, rue Saint-Placide, PARIS

Tél. : LITré 00-51. — Ch. Post. PARIS 1598-28. — R. C. Seine 249.111 B

Revue paraissant 10 fois par an (pendant la période scolaire)

5 numéros (octobre 1946 à février 1947)..... 100 fr.

10 numéros (octobre 1946 à juillet 1947)..... 190 fr.

Abonnements jumelés aux dix numéros de **Méthodes Actives**
et aux dix numéros de **Pour l'Ere Nouvelle** : 340 francs.

VU EN HOLLANDE

Mars 1946

Une de ces croûtes de sable et de gravier qui recouvrent par place le sol hollandais. Les pins, les genêts y poussent drus; l'air sent les aiguilles fraîches, la terre meuble. Les maisons égaillées font des fonds rouges ou blancs aux longs troncs de pins. De larges routes droites, encore très vides, sillonnent ce paysage calme et reclus. C'est le village de Bilthoven, qui a dû être bien étonné de se trouver en guerre, qui a l'air tout étonné d'en être sorti.

Là, participant au calme du lieu, à sa simplicité, à son authenticité, vit Kees Boekke, dans une petite maison blanche et verte qui suggère un conte de fées.

Dans la fraîcheur du matin, il m'a emmenée vers les autres maisons où il a dû disperser son école, dont le bâtiment principal, grande rotonde basse qui ouvre toutes ses ouvertures au soleil, a été esquiné par les soldats allemands et est d'ailleurs devenu insuffisant pour le nombre de ses élèves.

Sur la route, nous croisons un petit groupe de fillettes. L'une d'elles l'empoigne par le bras pour l'arrêter, se retourne pour lui montrer le dos de sa tête en s'écriant : « Kees, regarde mon nouveau ruban de cheveux ! » Kees sourit, apprécie; mais déjà les gamines sont loin. J'espère qu'aucun proviseur français, aucune directrice de lycée ne lira ceci!

Mais quel est l'enfant qui résisterait au charme de Kees ? Le voilà, à la première heure du matin, dressé devant l'école assemblée (deux cents élèves, une vingtaine de professeurs), son violon à la main. On répète les chœurs de la Passion selon saint Matthieu, de Bach, que l'école va chanter dans la semaine qui précède Pâques, à Utrecht, à Amsterdam, dans plusieurs vieilles églises de village. Le violon chante, l'archet ordonne, le regard de Kees subjugué, exalte ou calme, et l'âme collective de l'école monte, sur les ailes de Bach, jusqu'aux régions qui délivrent de la chair.

Petit moment d'agitation pour se reverrouiller dans les corps, lorsque le magicien et son violon sont descendus de leur podium. Va-t-on courir aux classes, au son d'une cloche ?

Non. On va d'abord, par manière de transition, visiter la petite exposition temporaire des meilleurs travaux, organisée périodiquement, par un petit comité d'élèves chargé de ce soin par l'Assemblée des élèves et des professeurs qui collabore avec Kees Boekke pour régler tous les détails de la vie de l'école. Il y a de tout, joliment disposé sur la scène du petit théâtre scolaire, depuis des pages d'écriture des tout petits, enluminées à la manière mérovingienne, jusqu'à des travaux scientifiques et des rédactions diverses, en passant par des statuettes de terre glaise, des céramiques, du bois menuisé, des dessins, des aquarelles, des travaux à l'aiguille. Chacun a été invité à exposer ce qu'il pensait avoir fait de mieux. Le Comité a seulement placé les objets et les feuilles de papier aussi agréablement que possible.

Kees fait partie du public qui se promène d'un objet à l'autre, calmement, comme s'il avait payé son entrée à une exposition officielle. Chacun apprécie le travail des camarades. Voici Kees accroupi, en extase, devant un

minuscule cirque où les personnages de plasticine se reflètent dans le miroir sur lequel ils sont posés. Il me dit, de temps en temps, devant un dessin : « Ah! cet enfant-là revient de loin! » — « Celui-là est en train de trouver son équilibre. Merveilleux développement! » Brefs commentaires, dont chacun me fait pénétrer dans une vie d'enfant. Il possède en lui chacune de ces vies en croissance.

Par je ne sais quel miracle, nous nous trouvons maintenant seuls dans la salle d'exposition. Tous les gosses (de cinq à seize ans) ont disparu. Ils sont allés en classe, paraît-il, à je ne sais quel signal, intérieur probablement. Alors Kees Boekke m'emmène visiter les classes dans les diverses maisons. Ici et là, un cercle noir de planches brûlées dans le plancher. Les soldats allemands ont fait du feu ici. Des fenêtres encore bloquées de bois, un aspect de délabrement. Il se lamente un peu, discrètement; mais on voit la plaie que la guerre a faite dans son âme en blessant son école.

Qu'importe; dans n'importe quelle salle où je pénètre, l'école vit. Elle vit dans le silence, à cette heure où les groupes de dix élèves sont réunis autour du professeur qui a charge de toute leur vie scolaire, de tout leur développement humain. Ils sont chacun à son travail personnel, librement choisi. L'un manie sa table de logarithmes, l'autre son dictionnaire. L'un dessine en tirant la langue, l'autre lit, les poings aux oreilles. Moi, l'étrangère, j'entre et je sors sans qu'autre chose que de vagues regards m'effleurent. Je comprends pourquoi Kees Boekke appelle ses classes des « échoppes ». Les jeunes ouvriers sont chacun à son travail artisanal, à la pièce. Le maître est dans son coin. De temps en temps, l'un ou l'autre du groupe le consulte. Un élève se lève. Sur la porte est suspendu un bloc de papier où il écrit quelque chose avant de sortir. — « Qu'a-t-il écrit? » (Je ne sais pas le hollandais.) « Il a écrit la raison pour laquelle il est sorti : livre à aller chercher, professeur spécialiste à consulter. C'est un règlement élaboré récemment par l'Assemblée. On trouvait qu'il y avait trop d'allées et venues. Chacun doit désormais faire l'effort de transformer en une phrase clairement écrite son impulsion de mouvement. » Cela a immédiatement fait baisser le nombre de ces mouvements, paraît-il.

Mais n'y a-t-il jamais de classe? N'est-ce que du travail individuel et silencieux?

Non, non! Il y a des classes. Attendez l'heure suivante. Alors, regroupement. Les « échoppes » prennent un nouvel aspect. Dans chaque pièce, un maître spécialiste fait un cours : langue maternelle, langues étrangères, mathématiques, physique ou chimie, latin, histoire, histoire naturelle, géographie, etc. Toutes les vieilles divisions du savoir occidental sont représentées. Mais ce sont des cours auxquels les élèves choisissent librement d'assister, selon leurs capacités. Dans cette classe d'anglais, ils sont huit, de dix à quinze ans, mélangés sans vergogne. Ils se trouvent tous au même degré de connaissance; c'est ce qui les rassemble. Ils ont décidé, chacun pour soi, que, ce trimestre, ils en mettraient un coup à leur anglais. Ils se sont inscrits pour ce cours. Ce faisant, ils ont contracté une obligation et ne peuvent se dispenser d'y assister. C'est la seule règle immuable de l'école.

De même pour les autres sujets. Chaque trimestre offre une série de cours à divers degrés, et les élèves s'y inscrivent librement, en consultant cependant le professeur duquel ils relèvent, en tant que plante en croissance. Quelquefois, il leur est difficile d'aller dans tous les cours de leur choix, car le nombre d'élèves est limité pour chaque cours; et il faut parfois choisir entre deux cours qui se donnent à la même heure. Eh bien! ce qu'on n'a pu faire ce trimestre, on le fera le prochain.

Et comment diable sait-on où en est chaque enfant ? Quel micmac abominable ! C'est là que jouent les solutions spécifiquement « keesiennes » : le professeur chef de groupe et les épreuves personnelles.

Le professeur chef de groupe sait, naturellement, où chacune de ses ouailles en est. C'est l'essentiel de sa fonction.

Que sont les épreuves personnelles ?

Chaque sujet d'étude a été divisé en tranches représentant les principales étapes à parcourir au cours de la carrière scolaire d'un élève. D'autre part, la carrière scolaire elle-même est divisée. On ne peut passer d'une division dans une autre que si l'on se montre maître de certaines tranches de divers sujets; l'équivalent, en somme de ce que nous appelons en langage scolaire traditionnel, des examens de passage de classe. Mais il n'y a pas de classe et pas d'examen en fournée. Chaque élève, à la fin de chaque étape représentant une tranche d'un sujet passe une épreuve personnelle. Il est au courant de son programme pour plusieurs années. Il sait que certains sujets sont obligatoires, d'autres, sont à son libre choix; mais pour passer d'une division dans une autre, il doit en présenter un certain nombre.

Dès qu'il se considère maître d'une tranche d'un sujet, obligatoire ou librement choisi, il demande à passer une épreuve. S'il la passe, écrite et orale, avec succès, cela est inscrit à son actif sur une espèce de feuille de route tenue pour chaque élève par le professeur chef de groupe. S'il la rate, c'est à refaire, quand il se sentira prêt. Quand l'élève a totalisé victorieusement toutes les tranches de sujet formant le programme d'une division, il reçoit, publiquement, à une assemblée de l'école, un magnifique diplôme. Il change alors officiellement de catégorie. Au vu et au su de tous, il est promu à une division supérieure, où il entame un nouveau programme de travail. Cette transformation peut s'accomplir à n'importe quel moment de l'année.

Les cours qui se donnent chaque trimestre correspondent aux parties difficiles des diverses tranches de programme. Les élèves s'y inscrivent donc volontiers, parce qu'ils savent y recevoir l'enseignement qui leur est nécessaire. Mais un élève doué et rapide peut travailler par lui-même certains sujets et hâter ainsi le moment où il passera avec succès les épreuves de passage.

Les épreuves se passent en tête à tête entre professeur-examineur et candidat. Il n'y joue point tous les bienheureux (ou malheureux) hasards qui accompagnent les traditionnels examens treize à la douzaine. Ainsi, tout le travail intellectuel aussi bien que pratique est considéré comme du travail personnel, fait dans un but précis et assez rapproché, comme l'était celui des apprentis d'autrefois qui cherchaient à devenir ouvriers qualifiés et s'exerçaient pour cela.

Mais le contact avec le maître, avec tout ce que peut donner d'enrichissant le contact d'une personnalité adulte maître en une branche du savoir humain, est maintenu. Il est renforcé du contact avec le professeur chef de groupe qui voit, chaque jour, l'élève faire son travail personnel.

Le motif psychologique de la compétition, grand ressort traditionnel de nos études, garde sa force de poussée sans devenir la chasse aux places du concours perpétuel, où les concurrents de tête se jalourent et où les culots se résignent. Là, personne ne passe sous le nez de quiconque, puisque chacun marche à son pas dans les diverses matières, et toute la communauté applaudit cordialement celui à qui on remet en public son diplôme de passage, car il a remporté une victoire sur lui-même.

« Mais ceux qui ne veulent rien faire ? s'écrieront les vrais pédagogues, les bras au ciel. Qu'en arrive-t-il ? »

Ce qu'il en advient ailleurs, je suppose. Car je n'ai jamais vu un système scolaire qui force à travailler un élève sérieusement décidé à ne rien faire ou si mal doué par la nature qu'il ne puisse rien faire.

Chez Kees Bøkke, d'ailleurs, il y a toujours quelque chose à faire, même pour les peu doués. Les sujets de libre choix comportent toute une variété de travaux manuels qui correspondent aux capacités des enfants qui ne sont pas intellectuels; les sujets obligatoires représentent le minimum de culture nécessaire à chacun, accessible à des enfants moyens. Parmi les sujets libres, des éléments de haute culture sont à la disposition des avides; et il y en a. Les anormaux ne sont pas admis. Mais il n'y a pas de snobisme intellectuel; techniciens, manuels et intellectuels sont mélangés à l'intérieur des groupes de dix; ils se retrouvent sur les bancs de certaines classes; ils savent s'apprécier pour leur diversité même.

Peut-être y a-t-il des enfants qui se payent de temps en temps une bonne tranche de paresse. C'est probable. Je ne suis pas restée assez longtemps à Bilthoven pour m'en apercevoir. Tout ce que je sais, c'est que je suis entrée dans des salles de travail où on aurait entendu une mouche voler et où personne n'a pris prétexte de ma présence pour bayer aux corneilles. Et j'ai passé dans des classes où le groupe d'élèves, jamais très nombreux, « col- lait » au professeur comme les coureurs cyclistes collent à leur motocyclette.

C'est qu'au milieu d'une récréation, les filles se sont mises spontanément à danser de charmantes danses populaires par groupes, tandis que les garçons faisaient autour un cercle sympathique.

C'est qu'ils chantaient le Bach avec leur âme.

C'est qu'ils aimaient la vie bien qu'ils fussent à court de tartines, de ces tartines qui sont l'essentiel de la nourriture hollandaise; bien qu'ils vissent à l'école en souliers misérables, sur des bicyclettes sans pneus, ou par des moyens de fortune tels que l'auto-stop quand la distance était trop grande.

C'est qu'ils avaient mangé des oignons de tulipe l'hiver dernier, mais qu'ils ne faisaient pas de marché noir cet hiver, qui n'était qu'un peu moins mauvais que le précédent.

C'est qu'ils regardaient l'avenir en face et s'efforçaient de le voir par les yeux illuminés de Kees Bøkke.

Ces yeux illuminés voient dans son système la possibilité d'assouplir à ce point l'enseignement que les enfants puissent entrer dans une école (dans la sienne en tout cas) avec n'importe quelle préparation, sans qu'il y ait des histoires sans fin à propos de « retards », puisqu'ils peuvent prendre n'importe quel sujet exactement au point où ils l'ont laissé ailleurs. Ces yeux voient la possibilité de créer des écoles de ce type dans tous les pays, permettant des échanges faciles d'élèves et leur assurant ainsi une possibilité de culture internationale analogue à celle qu'acquéraient les étudiants ambulants du moyen âge. Ils voient les jeunes humains croissant librement en amitié, acquérant à chaque heure le sentiment de la responsabilité envers le travail, envers le savoir de la race.

Merci, Kees Bøkke. Que nos yeux aussi soient illuminés, afin que le monde paraisse moins sombre.

MARIE-THERESE MAURETTE,

Directrice de l'Ecole internationale de Genève.

PSYCHOLOGIE ET EDUCATION (1)

Problèmes pédagogiques. La santé.

Encore une question plus médicale que psychologique dira-t-on, certes, mais qu'est l'esprit sans le corps, l'éducation sans la santé ?

Voici des chiffres que j'emprunte à des statistiques américaines portant sur vingt-cinq millions d'enfants d'âge scolaire :

Ayant au moins une dent cariée : 95 %.

Souffrant de troubles tels que végétations, amygdales : 15 %.

Souffrant de troubles des yeux : 15 %.

Souffrant de troubles de l'ouïe : 14 %.

Atteints de défauts d'élocution : 5 %.

En gros, un tiers seulement des enfants examinés fut trouvé exempt de toute anomalie physique, un second tiers présente des troubles légers, le dernier tiers est atteint plus gravement.

Quant à la nourriture, trente enfants sur cent peuvent être considérés comme mal ou insuffisamment alimentés, cette proportion allant dans certaines régions jusqu'à 60 %. Et ceci se passe aux Etats-Unis.

Donc, si nous admettons que le rôle de l'école consiste d'abord à maintenir les enfants en bonne santé, ne serait-ce qu'afin de pouvoir les éduquer, il nous faut bien reconnaître que le corps enseignant doit être attentif à l'état physique des élèves qui lui sont confiés.

Vue. — Trois troubles principaux : myopie, astigmatisme, presbytie.

Le plus souvent, l'écolier atteint de ces troubles de la vue l'ignore; s'il en est averti, il omet de le signaler en classe, afin de ne pas se singulariser. C'est donc à ceux qui enseignent qu'il appartient de déceler des défauts qui gênent grandement l'enseignement en provoquant des cas de paresse et d'indiscipline injustifiés, l'enfant se détachant de la classe non par inaptitude centrale, mais bien par incapacité physique à en tirer profit. Heureusement, les symptômes sont simples à observer et, tant pour la lecture au tableau que pour la lecture dans un livre, l'attitude de l'enfant est révélatrice.

A vrai dire, l'astigmatisme est plus délicat à découvrir, il se traduit souvent par une légère diplopie, après quelques instants de lecture correcte, l'enfant hésite, balbutie, parce qu'il voit trouble.

Pratiquement, un examen sérieux et périodique de la vue par le médecin de l'école est indispensable.

Quant à l'éclairage optimum des salles, c'est aux autorités responsables à l'assurer. Elles devraient également proscrire l'emploi dans les manuels scolaires de papier brillant qui fatigue la vue, surtout à la lumière artificielle; quant au maître dans sa classe, il lui appartient de surveiller l'attitude de ses élèves et de ne pas leur imposer trop de travail de copie; qu'il surveille surtout sa propre écriture au tableau noir.

Ouïe. — Qui penserait que 10 à 20 % de nos élèves n'entendent pas normalement et que 3 % d'entre eux sont atteints de surdité partielle ?

(1) Voir *Méthodes Actives*, nos 1 et 2.

Ici encore s'impose l'examen médical à l'école, car une audition normale est indispensable à qui veut tirer profit de l'enseignement.

Mais la surveillance des élèves en classe reste très importante. Qu'on sache que la surdité non héréditaire remonte presque toujours à l'enfance et que les troubles de l'ouïe sont très fréquents après les épidémies de rougeole, de scarlatine.

Les symptômes à observer sont la voix inexpressive, l'orthographe anormalement défectueuse, la tête se tournant pour tendre l'oreille, les demandes de répétition, notamment au cours des dictées.

La surdité même partielle joue un rôle d'inhibition dans les rapports sociaux, l'enfant s'isole, se replie; de son côté, l'instituteur a tendance à considérer comme inintelligent ou indiscipliné l'enfant dur d'oreille; il faut d'ailleurs reconnaître que 35 % des anormaux sont atteints de surdité.

Alimentation. — Les symptômes d'une alimentation insuffisante sont une taille, un poids au-dessous de la normale, le rachitisme que révèle souvent la courbure du dos. Très souvent, l'alimentation dans la famille est plutôt mal comprise qu'insuffisante, le manque de vitamines apportées par les fruits, les crudités, le beurre, en est fréquemment la cause.

L'enfant mal alimenté se fatigue très vite et présente un terrain favorable à la plupart des maladies épidémiques.

Le remède le plus efficace est la distribution, à l'école, d'aliments complémentaires : lait, biscuits vitaminés, etc. On sait que cette pratique est entrée dans nos mœurs, ainsi que la création de cantines pour les élèves trop éloignés de chez eux pour y prendre le repas de midi et pour ceux dont les parents travaillent au dehors.

Foyers d'infection. — Amygdales, oreilles, dents, nez, appendice.

Ces organes, lorsqu'ils sont infectés, provoquent des migraines, des indigestions; prédisposent aux maladies et rendent les enfants à la fois nerveux et fatigués.

Pour la dentition, les remèdes sont connus : bien mastiquer, laver les dents après les repas, voir le dentiste deux fois l'an. Un apport de lait, de jus d'orange arrête souvent la carie dentaire.

L'enfant adénoïdien offre l'aspect un peu hébété de tous ceux qu'une gêne nasale oblige à respirer par la bouche.

Cette obstruction du nez empêche le réchauffement et le filtrage de l'air lors de son passage dans les fosses nasales; on comprend dès lors que les « végétations » favorisent les maux de gorge et d'oreille.

Conséquences plus graves encore, l'enfant ainsi atteint subit un abaissement de son intelligence, parfois de sa moralité.

Le seul remède efficace est dans l'opération pratiquée au moment favorable. On a vu des élèves ainsi opérés recouvrer toute leur vigueur physique et intellectuelle un moment menacée, j'ai pu observer des cas où disparut peu après l'opération l'habitude du mensonge et de la dissimulation.

Glandes endocrines. — L'étude du sympathique et des glandes à sécrétions internes a fait de très grands progrès depuis quelques années : on sait aujourd'hui que le développement normal d'un enfant dépend du bon fonctionnement de ces organes.

Les glandes, notamment, réglant les échanges nutritifs, agissent sur la maturation somatique et sexuelle et constituent par leurs sécrétions des excitants internes du système nerveux.

L'enfant qui souffre de troubles endocriniens peut être ou terne ou agité, la menstruation chez les fillettes est rendue douloureuse.

Le médecin est ici seul qualifié pour diagnostiquer et intervenir, mais parents et maîtres devraient lui signaler les enfants qui leur semblent atteints de ces troubles.

Maladies nerveuses. — Le plus fréquemment observés à l'école sont les tics, convulsions et épilepsie.

L'observation en est facile, la cause tient le plus souvent à un ou plusieurs foyers d'infection (dents, amygdales, etc.), fréquemment marchent de pair des troubles cardiaques et du rhumatisme.

La place de ces élèves n'est pas dans l'école, mais en traitement à la clinique.

Maladies contagieuses. — En période d'épidémie, c'est une excellente pratique que celle de la visite, chaque matin, de l'état de la gorge et du nez; les élèves présentant quelques symptômes devraient pouvoir être aussitôt envoyés au médecin de l'école ou à l'assistante sociale.

Comme dans le cas de la croissance, voici quelques conseils pratiques :

1° S'attacher en classe comme en récréation à observer le comportement des élèves.

2° Comprendre et faire comprendre aux parents que maux de dents, maux de gorge, migraines répétées ne sont pas choses bénignes, mais des symptômes de troubles plus sérieux.

3° Ne jamais mettre en cause l'intelligence foncière d'un élève avant qu'il ait été soumis à un examen médical approfondi.

4° Savoir que l'école impose à l'enfant une forte contrainte oculaire, auriculaire et nerveuse; en conséquence, veiller à l'alléger par l'alternance des exercices scolaires et des moments de détente assez fréquents.

R. DUTHIL.



LES ECOLES ACTIVES EN BELGIQUE

L'école Decroly : L'Ermitage

Chaque groupe d'enfants — l'école en compte actuellement une quinzaine — est confié à une institutrice qui, selon ses aptitudes et les circonstances, suit les enfants pendant deux ou plusieurs années ou même durant toute leur scolarité. Dans ce dernier cas, elle les dirige d'abord seule, puis, au fur et à mesure de leur avancement, s'adjoit d'autres professeurs, mais reste toujours l'âme du groupe. Les rapports entre éducateurs et élèves sont proches de ceux qui existent normalement dans les familles, aucun cérémonial de commande.

Les classes claires et gaies s'ouvrent largement à la lumière, à la nature et à la vie. Le mobilier, des tables et des chaises facilement transportables, leur donne un cadre familial d'autant plus qu'il n'existe plus d'estrade solennelle isolant le maître, mais des casiers surmontés d'aquariums, de terrariums, des étagères exposant les productions des enfants, une bibliothèque, un théâtre de marionnettes. La classe est un atelier, un laboratoire où l'enfant agit et vit. Le mobilier et les murs lui appartiennent, il a le droit de les utiliser, de les orner à sa guise. Les murs, nus au début, se couvrent peu à peu, les casiers se remplissent, l'histoire de la classe se constitue.

« La classe decrolyenne, écrit Brien, est le milieu social que les enfants constituent, animent, qu'ils créent, peuplent, ornent selon leurs besoins et où ils éprouvent la joie profonde, ineffable de se sentir entre eux, dans le plan spirituel qui leur est propre. »

Considérant que la famille bien organisée, saine à tous points de vue, reste le milieu éducatif par excellence, Decroly estime que le milieu scolaire doit se modeler sur elle. Aussi l'atmosphère familiale de l'Ermitage, avec la vie intense qui y règne, l'expression de sincérité et de joie des visages enfantins, les rapports aisés entre les garçons et les filles, frappe toujours les parents lors de leur premier contact avec l'école.

Avant de quitter l'école, la directrice remet aux parents une brochure qui expose les grands traits de l'éducation decrolyenne et leur renseigne des ouvrages parus sur le D^r Decroly. Elle leur signale aussi qu'une bibliothèque pédagogique est à leur disposition à l'école.

Leur enfant fréquente l'école et les parents le voient s'épanouir; il travaille avec joie, occupe de mieux en mieux ses loisirs, recherche de la documentation, collectionne, témoigne d'un attachement de plus en plus vif à tout ce qui touche son école, son éducatrice, ses camarades, ses occupations, mais les parents s'étonnent souvent des différences profondes d'avec leur temps.

Après un mois, les parents reçoivent un **rapport** détaillé sur l'état physique, intellectuel et social de leur enfant, auquel il leur est demandé de répondre. Quelle différence d'avec les bulletins scolaires de leur temps! Pas de cotes, pas de classement, mais des notes objectives sur le comportement de l'enfant que l'on veut aider à se perfectionner. Les parents y reconnaissent « leur enfant », et, le plus souvent, touchés de la justesse des observations, désirent entrer en relation avec l'éducatrice de leur enfant pour lui communiquer leurs remarques, éclaircir des doutes, être conseillés.

L'école, dans l'organisation des horaires, a prévu de tels désirs et a fixé une heure de chaque semaine où les titulaires de groupe reçoivent les parents de leurs élèves. Ces **entretiens** sont les plus fructueux pour l'éducation des enfants. C'est par eux que famille et école forment une force unique au service de l'enfant. Les parents sentent l'amour clairvoyant qui anime l'éducatrice, et des rapports simples, confiants, amicaux s'établissent pour le plus grand bien de l'enfant.

D'autre part, l'école, voulant répondre aux questions que se posent les parents devant la nouveauté des méthodes employées, invite les parents d'un même groupe à passer **une après-midi dans la classe de leur enfant**, afin de le voir vivre dans son groupe. La titulaire explique la vie du groupe, l'esprit dans lequel s'effectue le travail, ce qui a déjà été réalisé, les projets que l'on forme, la discipline qui y règne. Chaque groupe a son organisation interne : un capitaine aidé d'un sous-capitaine veille au bon fonctionnement général et représente le groupe aux assemblées d'enfants; des responsables assument diverses charges (vestiaires, tableaux, cahiers, animaux,

plantes, casiers, etc.). Capitaines, sous-capitaines et responsables sont élus pour une période plus ou moins longue variant avec le groupe, l'âge et les circonstances. Chaque groupe participe, à des degrés divers, à l'organisation de l'ordre, de la discipline et de la vie sociale à l'école. « La formule éducative réalisée par Decroly implique sans arrêt et partout le respect de la communauté, la soumission à des règles, la maîtrise de soi, l'autonomie et la discipline intérieure par l'esprit de coopération qui l'anime. »

Les parents assistent à certaines manifestations de la vie du groupe et prennent connaissance des tableaux résumant l'aspect psychologique du groupe d'après les tests effectués et le niveau des connaissances d'après divers contrôles ou tests d'instruction.

La directrice provoque des échanges de vues, incitant les parents à exposer leurs hésitations, leurs difficultés et réfutant par les faits les critiques courantes. Elle prélude à l'éducation des parents en relevant des erreurs ou maladresses constatées dans leurs réactions vis-à-vis de leurs enfants et leur donne d'utiles conseils quant à leur attitude au foyer familial. Elle souligne la nécessité de créer, à la maison, l'atmosphère nécessaire au libre épanouissement de leur enfant, lui réservant un endroit bien à lui pour travailler, expérimenter, ranger ses collections, s'intéressant à ses recherches, favorisant son activité spontanée et développant son sens social par des responsabilités qui lui sont confiées.

De trimestre en trimestre, de semblables visites affermissent la confiance des parents et suscitent un intérêt réel pour la vie de l'école. A la fin de chaque trimestre, un rapport semblable au premier détaille le comportement de l'enfant, les résultats obtenus, les efforts réalisés pour se surpasser, l'enfant n'étant jamais comparé qu'à lui-même.

Des échos de la vie de l'école parviennent aux parents par le carnet de communications et par le **Courrier de l'école**, revue éditée par les enfants de treize à quatorze ans (l'âge des rédactions de journaux).

Des fêtes organisées deux ou trois fois par an par le comité des grands, intitulé « Jeux, concours et fêtes », permettent aux parents d'apprécier l'esprit d'organisation des enfants et la formation sociale que leur donne l'école.

Entraînés par leur enfant, les parents arrivent tout naturellement à prendre une part active à la vie de l'école : ils renseignent ou dirigent des visites d'usines, fournissent de la documentation relative à leur métier ou à leur spécialité, collaborent à des activités extra-scolaires (excursions, jeux, sports, etc.).

Tous les moyens sont donc utilisés pour intéresser les parents à la vie de l'école : questionnaire, monographie sur l'école, visite de l'école, visite d'une classe au travail, causerie éducative, rapports sur le comportement de l'enfant, fêtes organisées par les enfants, carnet de communications et surtout rapports personnels entre éducateurs et parents. Mais, à la différence de l'école habituelle, à l'école Decroly, ces moyens sont adaptés au besoins des parents, ils évoluent avec les nécessités du moment comme toute l'éducation decrolyenne.

Conduits d'abord par un intérêt particulier, fort louable d'ailleurs, le bien de leur enfant, les parents s'élèvent graduellement à un intérêt plus général, le bien de l'école et, selon leurs possibilités (temps, compétence, situation, relations), assument des responsabilités dans l'association que forment tous les parents de l'école, association rattachée à la ligue internationale de l'éducation nouvelle. Cette association désigne un conseil d'administration pour aider à la direction matérielle de l'école (budget, aménagement), un comité de médecins pour veiller à la santé des enfants et un comité des parents pour

discuter des questions importantes de la vie de l'école. Ce comité de parents comprend deux délégués de parents par groupe; il se réunit tous les mois avec la direction de l'école et des représentants de professeurs.

Deux ou trois fois par an se tient une assemblée générale, où tous les parents sont informés des faits importants de la vie de l'école et assistent à une conférence sur un sujet de psychologie ou d'éducation.

Un bulletin ou une brochure renseigne les parents absents.

La présidence d'honneur de l'école est tenue par les amis de première heure du D^r Decroly : le D^r Péchère et le D^r Ley. La fille aînée du D^r Decroly préside le comité des parents. De nombreux anciens élèves, devenus parents eux-mêmes, confient leurs enfants à l'école où ils passeront d'heureuses années si formatrices et aident à la diffusion des idées decrolyennes par d'intéressantes initiatives, comme l'organisation en septembre 1946 d'un « Congrès national Decroly à l'Université de Bruxelles, où le D^r Henri Wallon, professeur au Collège de France, traça une image magistrale de la personne et de l'œuvre du D^r Decroly, qu'il estime être « un des plus grands éducateurs de notre temps ».

« L'école, écrit Decroly, doit constituer un milieu naturel, simple et sincère, dans un cadre vivant, de préférence à la campagne; l'enfant doit y trouver les stimulants capables d'influencer ses tendances dans le sens ou l'humanité l'a été au cours de son développement; elle doit offrir à l'enfant les occasions d'adaptation à la vie réelle et suppléer en cela, au besoin, à la carence plus ou moins complète de la famille. » Ainsi elle représente « l'école pour la vie » en réalisant « l'école dans la vie »

Le milieu que constitue l'Ecole Decroly : l'Ermitage, sise sur le versant d'un vallon à l'orée de la forêt de Soignes, répond à ce but favorisant le développement de la personnalité de l'enfant par une éducation physique, morale et sociale, intellectuelle et esthétique sagement conçue.

L'éducation physique ne vise pas à cultiver le corps pour faire de belles brutes : elle n'est pas un but en elle-même, elle n'est qu'un des moyens par lesquels on arrive à l'éducation complète de l'enfant; elle est par conséquent soumise à la pensée qui commande, prévoit, organise.

L'Ermitage étant le plus possible une école en plein air offre un milieu favorable à la santé. Les enfants qui la fréquentent vivent en général dans des conditions hygiéniques satisfaisantes. L'école peut donc se contenter de surveiller la croissance par des pesées et mensurations régulières, d'isoler les malades et les suspects, de faire un examen spécial si des troubles se manifestent et de signaler à la famille toute anomalie ou particularité.

Decroly estime qu'il est nécessaire de faire prendre à l'enfant le plus tôt possible des habitudes d'hygiène et de le rendre conscient des facteurs de sa santé en exploitant habilement sa disposition au jeu (jeu de la santé).

(A suivre.)

ALICE CLARET.

Professeur à l'Ecole Decroly,
Inspectrice de l'Enseignement primaire.

Un épisode du siège d'Orléans La journée des Harengs (12 février 1429)

I. — Le convoi anglais de ravitaillement

... Celluy jour de l'endemain, qui fut le samedi douziesme jour de fevrier... Messire Jehan Fascot, le bailliy d'Evreux pour les Anglois, Messire Simon Morhier, prévost de Paris, et plusieurs autres chevalliers et escuiers du pays d'Angleterre et de France, accompaignez de quinze cens combatans, tant Anglois, Picards, Normans, que autres gens de divers pays, amenoyent environ trois cens que chariotz et charrettes, chargez de vivres et plusieurs habillemens de guerre, comme canons, arcs, troussees, traict et autres choses, les menans aux autres Anglois tenans le siege d'Orleans.

II. — Le retranchement anglais

Mais quand ils surent par leurs espies la contenance des Français et connurent que leur intention était de les vouloir assaillir, ils s'enclorèrent et firent un parc de leur charroi et de paulx aigus, en manière de barrières, laissant une seule longue et étroite issue ou entrée, car le derrière de leur parc ainsi clos de charroi était large, et le devant long et étroit... par là convenait entrer qui les voulait assaillir. Et ce fait, se mirent en belle ordonnance de bataille, attendant là vivre ou mourir; combien que d'échapper n'avaient guère d'espérance considérant leur petit nombre contre la multitude des Français, qui tous assemblés d'un commun accord, conclurent que nul ne descendrait des chevaux, sinon les archers et gens de trait qui en leur venue faisaient devoir de tirer.

III. — Le plan d'attaque de La Hire

Après laquelle conclusion se mirent devant La Hire, Poton, Saulton, Canede et plusieurs autres venant d'Orléans, qui étaient environ quinze cents combattants, qui furent avertis que les Anglais amenant les vivres venaient à la file, non ordonnés et sans avoir nulle suspeccion d'être surpris : par quoi ils furent tous d'une opi-

nion qu'ils les assouldraient ainsi qu'ils venaient despourveement.

IV. — L'attaque différée

Mais le comte de Clermont manda plusieurs fois, et par divers messages à La Hire et autres, ainsi dispos d'assaillir leurs adversaires, qu'ils trouveraient en eux tant grand avantage et qu'ils ne leur fassent aucun assaut jusques à sa venue, et qu'il leur amènerait de trois à quatre mille combattants, moult désirant d'assembler aux Anglais. Pour l'honneur et amour duquel, ils délaissèrent leur entreprise à leur très grande déplaisance, et surtout de La Hire...

D'autre part, porta aussi moult impatiemment celle attente, le connétable d'Écosse lequel était pareillement venu là près, à tout environ quatre cents combattants, où avait de bien vaillants hommes.

V. — L'attaque française manquée (Les Anglais attendent derrière leurs chariots)

... Entre deux et trois heures après midi approchèrent les archers et gens de trait français de leurs adversaires... quand le connétable d'Écosse vit qu'ils (les Anglais) se tenaient serrés et rangés; sans montrer semblant d'issir, il fut par trop grande chaleur tant désirant de les vouloir assaillir, qu'il despeça toute l'ordonnance qui avait été faite de tous que nul ne descendit. Car il se mit à pied sans attendre les autres; et à son exemple, et pour lui aider, descendirent aussi le bâtard d'Orléans (suivent les noms de cinq chevaliers) et plusieurs autres chevaliers et écuyers, avec environ quatre cents combattants sans les gens de trait qui jà s'étaient mis à pied et avaient rebouté les Anglais et fait moult vaillamment; mais peu leur valut.

VI. — La riposte anglaise

Car quand les Anglais virent que la grande bataille qui était assez loin venait

l'achement et ne se joignait avec le connétable et les autres de pied, ils saillirent hâtivement de leur parc et frappèrent dedans les Français étant à pied et les mirent en désarroi et en fuite, non pas toutefois sans grande tuerie, car il y mourut de trois à quatre cents combattants français...

(La Hire rassemble vainement quelques chevaliers, 60 ou 80 combattants, les Français se débandent et le comte de Clermont n'intervient pas avec le gros des troupes. La bataille eut lieu près de Rouvray-Saint Denis et porte dans l'histoire le nom de « Journée des Harengs », parce que la majeure partie des chariots anglais en étaient chargés et que le lieu du combat en fut jonché.)

Texte extrait du *Journal du siège d'Orléans*, Édition Charpentier et Cuissard (1896), pages 38 à 42.

Copie d'un manuscrit de 1472, conservé à la Bibliothèque Nationale (n° 14.665), manuscrit dit de « Saint-Victor », parce que copié par un moine de cet Ordre sur le manuscrit original, conservé à Orléans et aujourd'hui perdu.

Un chapitre de l'histoire de notre langue : la traduction du texte

I. — L'ORTHOGRAPHE ancienne a été respectée dans le premier paragraphe. Elle se prête à plusieurs observations déjà faites.

— Quelle lettre remplace l'accent circonflexe ou l'accent grave (exemple : *prévoſt, douziesme*) ?

— Quelle est la valeur de l'« y » ? « y » et « i » ne sont-ils pas mis indifféremment l'un pour l'autre ? Donnez des exemples.

— Comment se marque la terminaison de l'imparfait du mode indicatif ? Comparez avec l'orthographe : « Angloys ». L'évolution phonétique de « oi » en « oé », commencée dès le XIII^e siècle, n'est pas achevée, d'où l'écriture persistante : « *amenoyent* », « *Anglois* » ou « *Angloys* ». La langue du XV^e siècle n'offre que de très rares exemples de oi = ai.

— Quelle lettre demeure une des marques du pluriel ? (*accompaignez, chargez, chariotz*).

— Quelques consonnes, contrairement à l'usage actuel, sont, ou ne sont pas, redoublées à l'intérieur d'un mot ; recherchez des exemples.

En règle générale, l'ancien français ignore les consonnes doubles. D'autres consonnes, dans la finale de certains

mots, sont différentes de l'orthographe moderne (*cens*, pour *cents*; *habillemens*, *combatans*, etc...)

— Notez l'écriture « *l'endemain* » pour le lendemain; la contraction article + nom a créé un mot nouveau avec emploi d'un second article.

II. — LE VOCABULAIRE. — Quelques mots disparus ou employés dans un sens particulier :

Paragraphe 2 : « *espies* » = espions; « *paulx* », forme pluriel de « *pieu* ».

Paragraphe 3 : « *suspeccion* » = suspicion; « *despourveuement* » = à l'improviste.

Paragraphe 4 : « *assembler aux Anglois* » = attaquer les Anglais.

Paragraphe 5 : « *issir* » = sortir; « *despeça* » = rompit, du vieux verbe « *despiécer* » = dépecer = mettre en pièces, « *jâ* » = déjà.

Paragraphe 6 : « *saillirent* » sortirent.

III. — LA SYNTAXE. — Étudiez la construction de cette phrase : « *Il fut par trop grande chaleur tant désirant de les vouloir assaillir qu'il despeça toute l'ordonnance qui avait été faite de tous que nul ne descendit* » (paragr. 5).

Elle peut se traduire et s'interpréter ainsi :

« *Il fut si impatient de les assaillir qu'il rompit avec l'ordre de bataille antérieur et la consigne des cavaliers.* »

Notez la cascade des pronoms relatifs et des mots de liaison. La phrase du XV^e siècle commence à devenir analytique, elle se fragmente sans atteindre encore à la clarté parfaite.

Le paragraphe 3 ne compte qu'une seule phrase; appliquez-vous à la traduire. Voici un essai de traduction du paragraphe 5.

... *Entre deux et trois heures de l'après-midi, les archers et gens de trait français approchèrent de leurs adversaires... Quand le connétable d'Écosse vit qu'ils (les Anglais) se tenaient serrés et rangés, et sans l'intention de sortir, il fut si impatient de les assaillir, qu'il rompit avec l'ordre de bataille antérieur et la consigne des cavaliers. Il se mit à pied sans attendre les autres; à son exemple, et pour l'aider, sautèrent également de cheval, le bâtard d'Orléans, plusieurs autres chevaliers et écuyers ainsi que quatre cents combattants environ, sans compter les gens de trait qui, combattant déjà à pied, avaient refoulé les Anglais et s'étaient vaillamment conduits; mal leur en prit...*

Traduisez l'ensemble du document.

A. — La rencontre de Rouvray-Saint-Denis, épisode du siège d'Orléans

Situez Rouvray-Saint-Denis sur la carte, à quarante kilomètres au nord d'Orléans, à trente kilomètres au sud-est de Chartres, dans le canton de Janville et l'actuel département d'Eure-et-Loir.

Résumez les préparatifs et les péripéties du combat.

I. — LA TROUPE ANGLAISE; SON OBJECTIF

1) *D'où vient-elle ?* Jehan Fascot (Jean Falstoff) amène de Paris un convoi de vivres et de munitions aux assiégeants d'Orléans. Marquez l'emplacement de Rouvray par rapport à la route directe de Paris à Orléans, via Étampes. Cette situation est la même que celle du Puiset, dix kilomètres plus au sud. (La forteresse du Puiset devait être démolie, au début du XII^e siècle, par ordre de Louis VI; Hugues III du Puiset, seigneur brigand, menaçait alors les communications entre les deux grandes villes du domaine royal : Paris et Orléans.)

2) *Qu'apporte-t-elle aux lignes d'investissement anglaises ?*

Distinguez les fournitures de guerre des autres approvisionnements. Le texte ne mentionne pas les harengs qui devaient, à l'issue du combat, rester sur le terrain. La troupe de secours en apporte de nombreuses caques, car on approche du carême et le poisson va faire partie du menu quotidien des assiégeants.

Quant aux fournitures de guerre, elles sont de deux sortes : les armes et les munitions. Quelles sont ces dernières ? Les « *trousses* » sont des carquois remplis de flèches. Les « *canons* », armes relativement récentes, ont apparu à quelle époque ? Sous quel nom ? Quelle conséquence en est résultée au point de vue militaire ? Quels effets en attendent les Anglais devant Orléans ?

Les quelques lignes ci-dessous, empruntées au *Journal du siège*, vous fourniront des éléments de réponse.

... *Le dimanche ensuivant (17 octobre 1428) jectèrent les Anglais dedans la cité six vingts et quatre pierres de bombardes et gros canons : dont telles pierres y avait qui pesaient cent seize livres... un gros*

canon... jectait pierres pesant quatre-vingts livres, qui fut moult de dommages aux maisons et édifices d'Orléans... (pp. 4 et 5).

... (le 24 octobre) *les Anglais... prirent les Tournelles au bout du pont qu'elles étaient toutes démolies et brisées des canons et grosse artillerie qu'ils avaient jectés contre...* (p. 9).

(Les Tournelles, sur la rive gauche de la Loire, en face d'Orléans, défendaient l'unique pont jeté sur le fleuve.) Nommez deux espèces de véhicules de transport. Comment les différencier ?

3) *Le commandant du convoi et sa protection* : le chef est le premier nommé. Jean Falstoff est le nom conservé par l'histoire de Jehan Fascot, l'un des principaux capitaines anglais chargés d'amener des renforts. Simon Morhier, son second, faisait partie de la noblesse chartraine.

Dans les « *quinze cens combatans* » entrent des *chevaliers* et des *écuyers* (l'écuyer est littéralement le cavalier-porteur de l'écu du chevalier, sorte de bouclier où sont peintes les armoiries), et un certain nombre « *d'hommes de trait* ». Que sont ces derniers ? Quel rôle tiennent les *archers*, les *arbalétriers* ? De quelles armes disposent-ils ?

Archers et arbalétriers forment l'infanterie féodale. Elle est souvent montée pour faciliter ses déplacements. Comment ? (Pensez à l'état des routes peu nombreuses et aux moyens de transport rudimentaires.)

II. — LA TACTIQUE FRANÇAISE

En quoi consiste-t-elle ? Le début du paragraphe 2 vous l'indique.

1) *Une première troupe française* (paragr. 3).

D'où viennent La Hire, Poton et les gens d'armes qui les accompagnent ? La présence de cette petite troupe, à quarante kilomètres d'Orléans, n'a-t-elle pas lieu de vous surprendre ? (Orléans est assiégée depuis le 12 octobre 1428.) Comment l'expliquer ?

L'investissement de la ville n'est pas complet. La ville reste en liaison plus ou moins précaire avec l'extérieur. Ne dispose-t-elle pas, par ailleurs, d'espions qui l'informent de ce qui se prépare dans le camp anglais ?

La Hire a pour mission d'intercepter le convoi qui approche. Il sera plus tard l'un des plus fidèles compagnons de Jeanne d'Arc et le héros de Patay

(18 juin 1429), première grande victoire après la délivrance d'Orléans sur la route de Reims. Il est suivi de Poton de Saintrailles, frère de Jean de Saintrailles, maréchal de France en 1454, de Saul-ton de Mercadien, seigneur gascon, et de plusieurs autres chevaliers.

2) Une seconde troupe française (pa-
ragraphe 4).

Qui la commande ?

Charles de Bourbon, comte de Clermont, placé à la tête d'un corps de troupes d'Auvergne, a rejoint Blois au début de février. Il a près de lui Jean Stuart de Darnley, connétable d'Écosse, et Jean Dunois dit « le bâtard d'Orléans » demi-frère du duc Charles d'Orléans, et défenseur de la ville assiégée. Dunois a quitté récemment Orléans à la tête de deux cents hommes d'armes. Tous servent le dauphin Charles qui les a envoyés contre les Anglais.

Quels messages le comte de Clermont adresse-t-il à La Hire ? Que nous apprennent-ils des projets de la petite armée qu'il commande ?

Deux troupes marchent ainsi à la rencontre du convoi anglais : l'une venant d'Orléans, l'autre de Blois. Le village de Rouvray-Saint-Denis est atteint par la première le samedi 12 février de bon matin, alors que l'armée du comte de Clermont en reste encore assez éloignée.

3) Les plans d'attaque successifs.

a) Le plan de La Hire (paragr. 3). Résumez-le en quelques lignes. Par quoi est-il dicté ? sur quel élément favorable se base-t-il ?

b) Le plan du comte de Clermont (paragr. 4). En quoi consiste-t-il ? Comment se justifie-t-il ?

c) L'initiative du connétable d'Écosse (paragr. 5). S'accorde-t-elle avec l'un de ces deux plans ? Pouvait-on la prévoir ?

Comment s'explique-t-elle ?

Quel caractère revêt de ce fait l'attaque française ?

III. — LA VICTOIRE ANGLAISE ET SES CONSÉQUENCES (paragr. 6).

Le comte de Clermont, parvenu à proximité du champ de bataille, n'intervient pas. L'attaque est menée uniquement par le connétable et sa troupe aidés de Dunois et de ses « quatre cents combattants » qui ont rejoint.

Après l'échec, La Hire tente vainement de rassembler les Français débandés. Les moyens mis en œuvre par les Anglais seront étudiés dans la seconde partie de ce commentaire. Précisez seulement ici les conséquences de leur victoire.

Rappelez les victimes françaises, le sort du convoi. Imaginez l'accablement et les appréhensions des assiégés d'Orléans à la nouvelle de l'échec français.

La bataille de Rouvray-Saint-Denis n'est-elle pas, dans ces conditions un épisode du siège d'Orléans ?

B. — Les méthodes de combat à la fin du moyen âge

I. — LA DÉFENSE; LE RETRANCHEMENT EN RASE CAMPAGNE (paragr. 2).

1) Comment est constitué ce retranchement ?

Les chariots et charrettes enclosent un espace grossièrement circulaire et ménagent « une longue et étroite issue ou entrée ». Des pieux assurent la protection avancée.

2) Commentez cette expression : (les Anglais) « se mirent en belle ordonnance de bataille ».

Où se place la cavalerie ? (le paragr. 6 fournit la réponse : « ils saillirent hâtivement de leur parc »). Où se placent les archers et gens de trait « qui faisaient devoir de tirer » ? Vraisemblablement, en avant des chariots et sous la protection des pieux fichés en terre. Les gens de trait ont une importance toute particulière dans l'armée anglaise. C'est à la bataille de Verneuil (17 août 1424) (Verneuil-sur-Avre) qu'ils expérimentent victorieusement une nouvelle tactique défensive : l'emploi de pieux aiguisés et fichés en terre sur le front de combat.

3) Ce mode de retranchement défensif d'un convoi est adopté toutes les fois que manquent les moyens naturels de protection (rivière, rochers, colline, escarpement etc...). N'est-ce pas le cas en Beauce ? Toute troupe en marche, alourdie de bagages, prend de semblables mesures pour camper de nuit en pays ennemi. Reportez-vous au temps des grandes invasions, relisez quelques descriptions pittoresques de camps barbares aux portes des cités.

II. — L'ATTAQUE FRANÇAISE

1) Le comte de Clermont a prévu une « *belle ordonnance* » de bataille. En quoi consiste-t-elle ?

a) Toutes les forces seront au préalable rassemblées, face au convoi à détruire. Il prescrit à La Hire et à ses troupes « *qu'ils ne fassent aucun assaut jusques à sa venue* » (paragr. 4).

b) Archers et arbalétriers surveilleront le retranchement anglais et l'accablent de traits.

c) Chevaliers et écuyers, en bon ordre, attaqueront ensuite. La cavalerie la plus lourdement montée emportera les retranchements ennemis; elle triomphera, par son nombre et sa cohésion, des archers adverses et le reste de l'armée suivra sur ses pas.

C'est la tactique employée dans la plupart des grandes batailles de la guerre de Cent Ans. C'est ainsi que, pour rompre les lignes anglaises à Poitiers (1356), il est prévu :

... trois cents armures de fer... tous les plus apperts et hardis, durs et forts et entreprenants... et bien montés sur fleur de coursiers pour dérompre et ouvrir les archers anglais...

(Chroniques de Froissart. Édition Buchon, tome 1, page 342.)

Quelle est donc, à cette époque, l'arme de choc par excellence ? Qu'est-ce qui en fait la puissance ?

2) L'impatience du connétable d'Écosse et de ses chevaliers détruit la belle ordonnance prévue. Tous descendent de cheval et tentent l'assaut du retranchement anglais.

Caractériser cette conduite. Rappelez-vous l'attaque désordonnée de la cavalerie française de Crécy, l'attitude du roi Jean à la bataille de Poitiers. La lutte corps à corps, à l'épée ou à la lance, caractérise toutes les rencontres du moyen âge. De quelles qualités et de quels défauts militaires la noblesse chevaleresque donne-t-elle ici la preuve ?

III. — LA RIPOSTE ANGLAISE

Elle est aisée. En quoi consiste-t-elle ? La cavalerie, arme de choc, est aussi employée dans la poursuite de l'ennemi vaincu. La suite du *Journal du siège* l'indique nettement.

... Les Anglais s'épandirent hâtivement par les champs, chassant ceux de pied, tellement qu'on voyait bien douze

de leurs étendards loin l'un de l'autre... (page 42).

C. — Le royaume de France en 1429

La composition des troupes ennemies en présence n'a-t-elle pas lieu de vous surprendre ?

Étudiez-la attentivement.

I. — AU CAMP ANGLAIS (paragr. 1)

Le bailli d'Évreux, le prévôt de Paris, des Picards, des Normands et « *autres gens de divers pays* ». Quelles sont, d'après ces détails, les terres d'obédience lancastrienne, soumises au roi Henri VI de Lancastre, roi d'Angleterre et de France, par application du traité de Troyes (1420).

Paris, capitale du royaume, a reconnu le nouveau roi. Jean de Lancastre, duc de Bedford, oncle d'Henri VI, y commande en qualité de régent; tous les pays au nord de la Seine et de la Loire et presque tout l'Ouest de la France relèvent de son autorité. Déterminez sur la carte l'étendue de ces terres. La Bourgogne de Philippe le Bon, à l'est, est alliée de l'Anglais; la Bretagne, à l'ouest, suit plus ou moins cette politique.

II. — AU CAMP FRANÇAIS (paragr. 3 et 4).

Le connétable d'Écosse et ses compatriotes, le comte de Clermont et ses troupes d'Auvergne et du Bourdonnais, Dunois et ses gens de Châteaudun et des rives de la Loire. Tous reconnaissent le dauphin Charles, roi sous le nom de Charles VII.

1) Déterminez de ce fait l'obédience française. Tout le centre et le sud du royaume relèvent du Valois et la fidélité languedocienne lui est une force. Le texte étudié ne le montre toutefois pas, pas plus qu'il n'indique les villes et les petits pays restés fidèles au nord de la Loire et de la Seine, en Haute-Normandie, en Vexin, en Champagne et jusqu'en Lorraine française, au pays de Jeanne d'Arc. Toutes ces régions ont envoyé quelques hommes d'armes, au secours d'Orléans.

2) Comment expliquer la présence des Écossais et de leur connétable ?

Aux XIV^e et XV^e siècles, et jusqu'à l'acte d'Union de 1707 (union de l'Angleterre et de l'Écosse), l'Écosse est une

petite puissance européenne indépendante, en lutte presque continuelle avec l'Angleterre. Pour mener cette lutte, elle s'appuie sur l'alliance française, renouvelée de règne en règne et quasi permanente, car les deux pays sont exposés aux attaques du même ennemi. En 1429, Charles VII est naturellement l'allié du roi d'Écosse James I^{er}; les Valois et les Stuarts unissent leurs forces pour abattre la puissance anglaise.

III. — « LA FRONTIÈRE DE LA RIVIÈRE DE LOIRE »

L'expression figure aux *Comptes du trésorier des guerres de Charles VII pour les années 1428-1429* (comptes publiés par Charpentier et Cuissard à la suite du *Journal du Siège*, page 168). A-t-elle lieu de vous étonner? Comment l'expliquez-vous?

La Beauce, le Val de Loire sont zone frontière; les frontaliers favorisent les troupes de Charles VII; les raids de la cavalerie française sur la route de Paris ou en direction du Maine ou du Perche reçoivent l'aide des partisans; adversaires résolus, de l'étranger et des « Français reniés » gagnés aux Anglais (comparez cette situation à celle de la France occupée en 1940-1944). Les combats dans la zone de démarcation des obédiences sont incessants. Chartres est le quartier général anglais en Beauce, mais Nogent-le-Rotrou, Châteauneuf-en-Thimerais, Nogent-le-Roi passent de main en main. Châteaudun reste la forteresse française avancée des pays de Loire; ville de Dunois, elle envoie de fréquents convois de ravitaillement à Orléans.

Une dernière question : le récit est-il véridique ?

Pour vous faire une opinion, essayez de répondre à ces questions :

De quelle époque date le manuscrit dit *Journal du siège d'Orléans*, conservé

par la Bibliothèque Nationale? Cette copie est postérieure de combien d'années aux faits relatés?

Le premier manuscrit du « siège d'Orléans » a vraisemblablement été rédigé au jour le jour par un Orléanais, témoin des événements.

La première partie du journal (le récit du siège proprement dit) rapporte des incidents et des détails si précis que seul un observateur attentif a pu les consigner. La seconde partie du journal mentionne les événements qui ont suivi la délivrance de la ville : le nettoyage de la Loire, les campagnes d'entre Seine et Loire et la marche sur Reims; l'auteur raconte plus brièvement, car il n'a pas été témoin oculaire.

C'est très probablement le cas pour la « journée des Harengs ». Le narrateur (peut-être un clerc d'Orléans) ne raconte de l'épisode que ce que La Hire, ou le comte de Clermont, ou quelque chevalier échappé du champ de bataille lui a fait connaître. Tel quel, le récit n'en est pas moins suffisamment clair et précis; il est confirmé par d'autres documents de l'époque; il mérite créance pour ce qui est de la succession des faits.

« Le *Journal* a servi de guide à beaucoup d'historiens qui se sont inspirés de sa narration. Il a été fait en 1428-1429, au jour le jour. Nous sommes en présence d'un auteur orléanais, d'un contemporain des faits. »

(Préface de Charpentier et Cuissard, pages LI et XLIII.)

Pour rappeler l'essentiel de ce commentaire, faites le récit de la « journée des Harengs »; montrez que la composition des troupes combattantes est à l'image du royaume de France au moment de l'intervention de Jeanne d'Arc.

P. MARÉCHAL,
Inspecteur de l'Enseignement
primaire à Dreux.

L'ENSEIGNEMENT DES SCIENCES

Des principes généraux appliqués à l'étude de la nature (H. Guillard et R. Faure, *L'acquisition du savoir et la connaissance personnelle*) montrent comment le maître peut « changer d'attitude » et devenir, dans la découverte du monde, le guide qui sait s'effacer, le compagnon plus savant et plus avisé qui renseigne, mais ne prétend pas tout savoir. M^{me} M.-Th. Maurette a rédigé, à la rentrée des instructions assez concises pour l'étude du *Centre d'intérêt* de l'année (méthode Decroly : *le vêtement*) : c'est un exemple précis, pris dans une classe réelle, et qui illustrera les articles de M^{me} A. Claret sur la méthode Decroly. M^{me} Charpentier montre un « Centre d'intérêt » beaucoup plus limité, c'est, dans Paris, une *étude du milieu* qui sait s'adapter aux circonstances et se modeler selon les nécessités du moment (ce travail était exposé au Congrès européen d'éducation nouvelle).

Malgré la diversité des auteurs et des sujets traités, on remarquera le souci unanime de faire la plus grande place à *l'observation des faits naturels*, au *travail personnel* et le désir de rompre avec l'enseignement verbal et livresque, ennemi d'une formation scientifique sérieuse.

L'acquisition du savoir et l'observation personnelle

Nous avons trop fréquemment tendance à croire que l'enfant nous arrive neuf, avec des sens et un esprit qui ne vont fonctionner que pour la première fois en face de l'immense et inépuisable nature.

Mais l'enfant a déjà observé ; plus que nous, il a déjà regardé, touché, palpé, questionné, mais, chaque fois, avançant à tâtons, pareil à l'escargot qui touche tous les obstacles au hasard de la rencontre, il n'a pu classer dans son esprit tout ce qu'il a observé. Ce travail d'analyse et de synthèse méthodiques, de comparaison et de classification le dépasse, et le maître doit le guider dans la marche que nous appellerons pédagogiquement l'acquisition du savoir. Cette acquisition des connaissances, car il faut bien que l'observation aboutisse à un travail de l'esprit, ne sera jamais complète et nous devons convaincre l'enfant de l'immensité du domaine à explorer et de la nécessité de poursuivre ses recherches. Pour cela, le maître doit lui-même se persuader de son ignorance personnelle, de son insuffisance en face des problèmes qu'offrent la nature et le travail humain. Point de pédantisme, pas d'affirmations brutales, mais de la modestie qui mettra la classe dans une atmosphère de confiance. Les enfants posent des questions, par exemple : quelle est la plus grande profondeur marine ? Que dire ? « A tel endroit,

à tant de milles ou de degrés de tel point, se trouve la plus grande profondeur marine, soit x mètres. » Pour ma part, je ne puis répondre, je l'avoue humblement, à mon petit interlocuteur. Je ne sais pas du tout. L'enfant n'en sera pas étonné ; il sait bien que d'autres choses me dépassent : je ne sais pas ressembler les souliers, je ne sais pas conduire un métier à tisser, je ne sais pas labourer et lui-même peut sur ce point, s'il est fils de paysan, me donner une leçon. Pourquoi pas ? Mais il sait que je travaille, que je suis prêt à chercher, à tout faire pour trouver le renseignement qu'il me demande.

C'est devant cet horizon sans cesse neuf que nous devons nous arrêter ; montrer à l'enfant qu'il reste des choses à découvrir et qu'on n'a jamais tout observé. Cela lui montrera que le maître n'est pas là pour lui inculquer, lui entonner la « science », mais pour lui faire découvrir en le guidant le mystère des choses qui nous entourent. Le maître n'est pas celui qui transvase sa science, mais celui qui donne l'outil permettant de partir à la conquête de la vérité. Le bon maître n'est pas celui qui, pareil à un prestidigitateur, réussit parfaitement toutes ses expériences, émet des affirmations avec un jugement sûr, mais celui qui manque parfois ses expériences, celui qui n'arrive à la vérité qu'en tâtonnant et parfois en trébuchant.

Il en résulte que l'acquisition des

connaissances ne peut être profitable que si l'enfant a fourni un gros effort personnel d'attention, d'observation et de réflexion.

Notre enseignement doit donc comporter deux parties principales.

A) L'OBSERVATION

1. — Observation personnelle et prise de contact avec le milieu.
2. — Expérimentation.
3. — Observations de longue haleine.
4. — Comparaison.
5. — Classification.
6. — Hypothèses.
7. — Conclusions provisoires.

B) LA DOCUMENTATION

La prise de contact avec le milieu est de beaucoup la plus importante de ces phases, car là vont s'exercer toutes les activités de l'enfant; ce qui suivra sera travail de l'esprit et persévérance.

D'abord, quels sujets se prêtent à cette prise de contact? En principe, tous : le crayon, l'air, la fleur, mais certains, plus abordables parce que naturels, se prêtent moins à l'observation raisonnée et sont par là plus attrayants : animaux, plantes, etc...

Tout d'abord, il est nécessaire de pouvoir observer sur place. Une violette qui se fane sur le pupitre n'a pas le même attrait que la violette trouvée à la lisière du bois, dans son milieu naturel. Il faut donc préparer une sortie. Les élèves collaborent à l'établissement de l'itinéraire. On déploie la carte de la région ou à défaut une copie du plan cadastral. Le plan est étalé sur une table et orienté. On se fixe un but de promenade : les stations printanières (les bords des haies). On calcule la distance à l'aide de l'échelle, on marque les chemins et sentiers qui seront empruntés à l'aller et au retour, puis on prépare le matériel d'exploration. Il s'agit de matériel individuel et de matériel collectif fabriqué ou préparé une fois pour toutes : boussole, mètre, boîte de botaniste, bouteilles de chasse, éta-loirs pour papillons, vieux parapluie pour capturer les insectes réfugiés sur les arbres, filets, trousse de pharmacie, épingles, appareil photographique, etc...

Des conseils de prudence sont donnés aux enfants, un plan méthodique est copié par chaque élève sur son carnet d'observations qu'il devra emporter :

Plante. — Habitat? Lieu? Nature du terrain? Exposition? Abondance? etc...

Insecte. — Lieu? Fleur ou plante sur lesquelles il a été capturé? Heure? Abondance? etc...

Il sera bon de limiter l'objet de la promenade à quelques sujets très précis : étude de fleurs et de papillons par exemple. Les autres échantillons qui pourront être rencontrés seront simplement recueillis pour étude ultérieure. (Nous aurons l'occasion de revenir sur la manière de préparer une classe-promenade ou classe-exploration.) *

Sur place, l'enfant est dans son milieu, il va pouvoir donner libre cours à son activité et à sa curiosité.

* Une plante se présente à l'attention de l'enfant : travail d'observation, d'extraction, de conservation. L'étude se continuera en classe où se trouvent loupes et petits microscopes. Alors l'infiniment petit apparaîtra, car l'enfant se rendra compte que ses yeux ne lui permettent pas de voir certains détails. Un monde se présentera à lui, nouveau et fantastique.

Faire comprendre le comment? et non le pourquoi? des choses est le but de la classe-promenade. Et combien profitable sera pour l'école le résultat de ce travail : plantes repiquées dans le jardin botanique; plantes mises à sécher en vue de leur conservation dans l'herbier; insectes tués qui seront collectionnés; insectes vivants qui seront élevés dans le vivarium, le terrarium ou l'aquarium; notes prises sur le vif et photos qui prendront place dans l'album d'équipe.

Quelle belle moisson et quels beaux souvenirs fixés pour longtemps! Mesurer la hauteur d'un arbre, compter les fleurs dans une station, calculer le débit d'une rivière, cuber un tronc, tels sont les travaux auxquels devra se livrer l'enfant. Tout doit donner prétexte à observation. Les élèves répartis par équipes (cette formule paraît la meilleure afin d'éviter la dispersion des efforts) auront une tâche individuelle et collective à accomplir.

En un mot, observation sur place, observation en classe, ce travail préparatoire d'analyse ouvrira à l'enfant la voie triomphale à travers la nature désordonnée.

HENRI GUILLARD ET RAOUL FAURE.

MÉTHODE DECROLY

Centre d'Intérêt préparé pour la Classe Moyenne de l'École Internationale de Genève (enfants de 10 à 11 ans).

LE VETEMENT

BUTS DU CENTRE. — *But principal* : donner aux enfants le sens de la planète, des besoins et du développement de toute l'humanité.

Buts particuliers. — *a)* apprendre aux enfants la nomenclature géographique fondamentale : les noms des continents et des grands océans, ceux des divisions physiques et politiques les plus connues et des mers secondaires les plus importantes. Les enfants devront être capables de lire le planisphère et les grandes cartes murales, et de remplir de petites cartes muettes;

b) faire comprendre aux enfants la variété des climats et ses principales causes; leur faire connaître les grandes zones climatiques;

c) leur faire connaître de façon concrète un certain nombre de matières premières importantes et leur utilisation ancienne et moderne selon les techniques familiales, artisanales et industrielles;

d) leur donner un premier aperçu du développement historique de l'humanité, du temps pendant lequel il s'est écoulé et de la chronologie qu'on emploie pour le mesurer.

DIVISION DU TRAVAIL EN TRIMESTRES

Premier trimestre

Introduction de la nomenclature géographique et des zones de climat sur la mappemonde et le planisphère (éviter la projection Mercator).

Présentation du sujet sous forme d'échantillons de matières premières et de tissus à examiner (utiliser le sens du toucher) :

Cuir et fourrures, laine, lin, chanvre, coton, soie, rayonne, caoutchouc.

On découpe de petits morceaux d'échantillons et on les colle sur un petit bonhomme dessiné sur la première page

des cahiers individuels, avec les noms en regard.

Étude des *fourrures* et du *cuir* et de leur utilisation par les hommes primitifs et actuels. Exemple typique : les Esquimaux.

Localisation et rapide aperçu du grand pays des fourrures modernes, le Canada, et de la vie des trappeurs.

Étude de la *laine*. Il faudra avoir fait à temps une visite à la ferme de Jussy pour assister à la dernière tonte des moutons.

Localisation et aperçu sur les deux grands pays producteurs de laine : l'Australie et l'Argentine.

Étude de la technique ancienne et moderne de la filature et de la technique primordiale du tissage (le métier à main de basselice).

Travaux pratiques : fabrication de pantoufles d'hiver, au début du trimestre, en peau de lapin.

Premiers essais de filage à la quenouille à main et au rouet. Essais de tissage. Tricotage.

Deuxième trimestre

L'histoire de la toile de *lin*. Du lin, planté cet été, devra être récolté dès le début du premier trimestre et mis en réserve. On le mettra à rouir pendant les vacances de Noël. On fabriquera une petite broyeuse, puis on le peignera à la main. On fera un essai de filage au rouet. On racontera aux enfants les processus industriels anciens et modernes, localisés dans les régions de grande production traditionnelle : le nord de la France et la Belgique, l'Irlande, la Russie.

On traitera brièvement du chanvre. On resèmera les deux plantes dès que le temps le permettra.

L'histoire du *coton*. Son pays de plus ancien usage : l'Égypte. Les pays de grande production : l'Inde, la Chine, les États-Unis.

L'industrie du coton, la plus ancienne des grandes industries modernes. La

vie des ouvriers filateurs et tisserands au début du XIX^e siècle et maintenant. Le travail des enfants dans les grands centres anglais : Manchester, Robert Owen.

La soie. L'histoire légendaire de la soie en Chine. La vie du ver à soie. (Il faudra se procurer des graines de ver à soie et commencer l'élevage dès que nos mûriers auront des feuilles.) Les pays où on élève industriellement les vers à soie et la fabrication des étoffes de soie : la Chine, le Japon, l'Italie, la région lyonnaise en France. Le métier Jacquart et son inventeur. La crise sociale autour de son invention.

La fabrication du velours (le velours « à l'épée »).

L'organisation de la grande industrie moderne autour de Lyon et sa décentralisation grâce à l'électricité.

Troisième trimestre

La rayonne. Son invention, son origine, la cellulose. Les grands pays exportateurs de bois. La fabrication de la pulpe et de la cellulose. Les forêts scandinaves, russes et canadiennes. Les pays traitant la pulpe : la France, la Suisse, les États-Unis, l'Angleterre.

Le caoutchouc. Son origine, en Amazonie. Sa culture dans les Indes Néerlandaises. Comment on fabrique les semelles de crêpe et les imperméables. Si possible, visite chez Bally.

Le reste du trimestre peut être envisagé comme une période de battement, au cas où l'on serait en retard sur le programme.

S'il n'y a pas de retard, on fera brièvement une histoire de costume, avec tableau chronologique. On se bornera au costume en Europe. On fera cela en préparant l'exposition de fin d'année, où une série de poupées habillées de costumes divers pourraient être exposées.

De toute façon, le thème du travail manuel, à l'atelier de menuiserie, pourrait être la fabrication de poupées de bois (modèles des poupées de la montagne) que chaque enfant devra habiller à sa fantaisie, depuis le costume des hommes primitifs jusqu'à nos jours.

On pourrait ainsi leur faire réaliser (en gros) le costume grec, des costumes du moyen-âge (XV^e siècle), des costumes de la période entre Henri II et Henri IV

en France, avec le vertugadin; des costumes Louis XIV et Louis XV, des costumes Premier Empire et Second Empire, avec la crinoline. Si les enfants préfèrent, ils pourraient réaliser des costumes indigènes de divers pays ou des costumes provinciaux qu'ils connaissent. Ces poupées devraient être gardées comme une collection qui ira s'enrichissant peu à peu, pour notre petit musée de l'homme naissant.

Tout au long de l'année, de petites leçons de couture (garçons et filles) auront servi à habiller une grande poupée, fétiche de la classe, en costume moderne ou ancien, au choix des enfants.

Matériel fondamental de la classe

Une mappemonde assez grande, un très grand planisphère peint par les enfants et fixé au mur sur lequel on collera peu à peu des dessins signalant les zones de matières premières et les costumes caractéristiques.

Par ailleurs, on décorera la classe d'expositions temporaires faites avec des reproductions, aussi grandes que possible, de peintures classiques faisant bien voir les costumes anciens. De plus, on devrait faire une exposition de gravures de modes de 1815 à 1900.

Ces expositions, faites tout le long de l'année, seraient introduites par une petite causerie très simple, précisant l'époque, nommant le peintre et commentant le sujet du tableau, et faisant remarquer les costumes.

Autour de ces pièces de résistance, serait affichées au mur des photographies documentaires se rapportant au sujet traité au moment.

D'autre part, on cherchera au grenier nos vieux métiers à tisser, on les fera remettre en état et on les utilisera en classe, à tour de rôle. De plus, le professeur de menuiserie pourrait faire faire à chaque enfant, dès le début de l'année, un petit cadre de bois personnel et une navette à filet, avec lesquels il pourra faire un petit tapis qui servira de cadeau de Noël. Les enfants pourront aussi préparer des cadeaux de Noël en tricotage.

On montera un rouet et certains pourront apprendre à filer.

Certaines des leçons d'histoire natu-

relle pourront se rattacher au centre; par exemple, on pourra parler aux enfants des animaux à fourrure et de leur vie, et de la vie des phoques. On pourra parler du mouton, animal ruminant, et faire dessiner ses estomacs; faire regarder des brins de laine au microscope; décrire la vie des animaux à fourrure dans le nord canadien et la pêche des phoques autour du Groenland; faire faire une série de travaux d'observation sur le développement du lin, de la graine à la fleur; décrire botaniquement le coton et raconter sa culture; prendre les observations sur la vie du ver à soie et de son papillon comme base des connaissances sur le développement des insectes; montrer de la cellulose au microscope, etc.

Travaux personnels des enfants et liens avec les autres branches scolaires

Le caractère général du travail avec les enfants sera collectif, mais il devra en rester des traces personnelles. Chaque enfant devra tenir un cahier, à exposer en fin d'année (comparable aux cahiers de la classe précédente). Dans ces cahiers seront recopiés des textes très simples sur chaque sujet. Ces textes pourront être établis en commun par une discussion de classe dont le but sera d'aider les enfants à résumer intelligemment. Une fois le texte établi, il pourra servir de texte de dictée pour l'heure de français. On pourrait aussi envisager de faire rédiger ces textes par groupes (méthode Cousinet). On dicterait ensuite le meilleur, que l'on aurait jugé tel après discussion avec les enfants. Les cahiers seront naturellement illustrés. Ils contiendront aussi les cartes dont le fond stencil aura été donné aux enfants et qu'ils auront coloriées et remplies des signes des faits étudiés.

Il me semble inutile d'essayer de lier le travail d'arithmétique au centre; cependant, quand l'occasion s'en présentera, on pourra se servir de chiffres statistiques pour de petits problèmes,

pourvu que ces problèmes ne soient pas artificiellement conçus. On pourra faire faire des moyennes, des additions statistiques, éventuellement des graphiques.

Le travail de géométrie restera complètement distinct et se bornera à faire établir des figures très simples, et à l'apprentissage du dessin à la règle soigné et correct.

Le travail de grammaire restera aussi entièrement distinct, sauf peut-être par le choix des exemples à mettre sur les cartes-guides servant au travail personnel.

Par contre, la lecture pourra être associée au centre, soit la lecture à haute voix faite par le professeur ou les élèves (pendant la couture ou d'autres petits travaux manuels tranquilles et personnels), soit les lectures personnelles des enfants. Voici une petite liste de certains textes. Mais naturellement, pour la lecture personnelle, les enfants doivent être poussés, en leur donnant un choix beaucoup plus grand et très éclectique.

Le phoque blanc, premier livre de la *Jungle* de Kipling.

Quiquern, second livre de la *Jungle* de Kipling.

Les livres de Curwood traitant de la vie des animaux du nord, comme :

Bari chien-loup, — *Kazan*, — *Deux amis sauvages*, etc.

On pourra lire aux enfants des passages du *Lin*, de Pierre Hamp.

La lecture de poésies (celle de bons auteurs ou celles des enfants), se fera tout à fait indépendamment du centre. Il ne s'agit là que de cultiver leur sens et leur goût littéraire. Il faudra essayer d'exploiter toutes les possibilités culturelles du centre, mais en se gardant cependant de le laisser devenir une obsession lassante pour les enfants.

M.-T. MAURETTE,
Directrice École Internationale
de Genève.

LA CLASSE PROMENADE

Centre d'intérêt occasionnel

La recherche, au long de l'année scolaire, des *centres d'intérêts* semble présenter pour l'institutrice, en dehors de la technique de la mise en œuvre, une inquiétude sinon une difficulté. Au début de l'année, quand on totalise les semaines, on croit que la matière ne suffira pas à combler le temps. Mais, en dehors des programmes, l'« occasionnel » peut fournir d'utiles éléments de travail. La classe-promenade, pour les maîtres parisiens surtout, est une ressource précieuse. De plus elle apporte dans la monotonie scolaire une note souvent imprévue et pittoresque.

Pour être fructueuse, c'est-à-dire donner réellement aux enfants la satisfaction de leur curiosité et des acquisitions de faits, la classe-promenade doit être soigneusement préparée (son appellation, littéralement exacte, la distingue de la promenade tout court, exercice de plein air), préparée par les enfants et par le maître.

Voici un exemple d'une de ces classes dans Paris, expérimenté par un groupe de trente fillettes d'un cours élémentaire deuxième année.

(Je ne fais que reprendre ici les notes de Mme Ch., institutrice de la classe.)

L'étude des *canaux* fut amenée par la leçon de la veille : « Les communications au temps de Henri IV » : Henri IV fit entreprendre le creusement du canal de Briare.

Après explications sur la construction, l'utilité des canaux, nous décidons d'aller le lendemain voir le canal Saint-Martin — prolongement du canal de l'Ourcq — et d'observer les écluses du quai de Jemmapes.

La promenade est préparée (côté élèves) par la tâche d'observation (travail de recherches que l'enfant fait à la maison en vue du centre d'intérêt du lendemain) qui comprend cinq questions :

1° Quels fleuves unit le canal de Briare ?

2° Quels fleuves unit le canal de l'Ourcq ? (Voir le dictionnaire.) A quoi servent donc les canaux ?

3° Dans quelles régions (plaine ou montagne) est-il plus facile de creuser les canaux ?

4° Que transportent les péniches que vous avez vues sur la Seine ?

5° Regardez la carte des canaux. En quelle région de France sont-ils les plus nombreux ? Pourquoi ?

La préparation de classe de l'institutrice, pour ce jour, comportera la préparation des *fiches d'observation* grâce auxquelles la maîtresse s'assurera que l'essentiel est retenu. (En ce qui concerne les fiches d'observation, notons qu'aucune préparation ne peut être définitive. Préparées la veille, les fiches seront souvent modifiées au moment même de les remplir. Ainsi, nous arrivons devant un canal asséché que certains ouvriers réparent et que d'autres nettoient. La fiche « le passage de l'écluse » sera donc remplacée par « le travail des ouvriers ».)

Voici les fiches d'observation des trois équipes :

Première équipe. — Le canal.

Observez les bords de ce canal. Rappelez-vous les bords d'une rivière. Notez les différences (maçonneries, absence des arbres dont les racines plongent dans l'eau).

Deuxième équipe. — L'écluse.

A quoi ressemble l'écluse. Comparez la profondeur du canal de chaque côté de l'écluse, la place des vannes, leur utilité.

Troisième équipe. — Le travail des ouvriers.

Occupations diverses, attitudes, costumes, outils.

Chaque équipe reçoit sa fiche après observations et explications. Les fillettes discutent et répondent par écrit aux questions posées.

Au retour (en réalité la promenade ayant eu lieu l'après-midi, ce fut le travail de la matinée du lendemain), voici le *travail de classe*.

1) *Le texte libre*. — C'est évidemment le récit de la promenade, rédigé par les enfants. Les uns travaillent individuellement, les autres préfèrent travailler par groupes. Des textes sont lus à haute voix; la classe choisit le meilleur (on reste toujours étonné devant la sûreté du choix) qui est alors corrigé, au tableau, par toutes, et servira ainsi d'exercice de français et d'orthographe. Nous précisons le sens de certains mots employés dans le texte. Les enfants sont amenés à employer des mots (fissure, se précipiter, vannes, frétiller...) dans de courtes phrases.

2) *Le dessin* complètera cette étude. Une série choisie rappelle toute la promenade.

Si nous voulons résumer, nous avons donc « enchaîné » autour de l'idée centrale :

- 1° l'exercice d'observation sur place;
- 2° l'exercice de rédaction vivant appuyé sur des observations exactes;
- 3° le travail de grammaire;
- 4° le rappel par le dessin des notions observées;
- 5° amorcé une leçon de choses sur... les poissons, elle-même pivot d'un centre d'intérêt pour les jours à venir.

Car (et je reprends les notes de Mme Ch.), *le canal étant vide*, nous n'avons pu observer les péniches, le passage de l'écluse... Par contre, à la grande joie des enfants, nous avons rapporté des poissons que les ouvriers lançaient aux curieux...

En matière d'épilogue, et peut-être de confession, il faut bien avouer en effet que la portée de ces classes « hors l'école » dépasse souvent le cadre préparé, et même leur objet.

Ce canal, qu'on venait voir fonctionner, trouvé « à sec » c'était évidemment ce que les pessimistes pourraient appeler — une sortie *manquée*. Mais les

enfants ont vite fait de transformer en réussite nos petites déconvenues et tout sert, à leurs esprits avides, d'aliment à une curiosité dont nous ne tirons jamais assez profit.

Nous voici donc devant la porte de mon bureau... « *Eh bien, ce canal?...* » Sourires... Et récits.

... On sort les poissons du sac, raidis : « C'est le métro... » Vite une cuvette et de l'eau fraîche, occasion inespérée d'une belle course dans le long couloir. Le « gros » poisson ballotte négligemment à la surface. On guette anxieusement qu'il veuille bien se « remettre droit ». Les minutes passent. Il faut bien me résigner aux paroles définitives que je tempère cependant encore : « *Je crois bien qu'il est mort...* » Le silence tombe. Mais Régine (7 ans 1/2) : « *Pour tant, il a les yeux ouverts!* » Il me faut bien avouer, aussi, même devant l'espoir revenu, « *que les poissons n'ont pas de paupières* »... Denise Paul me pousse alors dans mes derniers retranchements : « *Comment donc qu'ils feraient, alors, pour dormir!* »

Que ce conditionnel est amer!...

Allons, il faudra, dès demain, aborder, avec ce poisson, l'examen des réalités...

Et le lendemain, on m'apporte pour mon chat noir, alignés sur un buvard, les viscères, les branchies, la belle vessie toute gonflée encore...

Pauvre poisson!

Nous sommes bien loin de Henri IV, du canal Saint-Martin.

Tout ceci, peut-on reprocher, manque singulièrement de suite et semble s'en remettre au hasard plus que les programmes ne doivent le permettre.

Il faudrait là une digression peut-être un peu longue et hors de propos, que je laisse à de futures réflexions, sur la logique profonde de l'enfant qui assemble, mieux que nos programmes, les faits essentiels de la réalité.

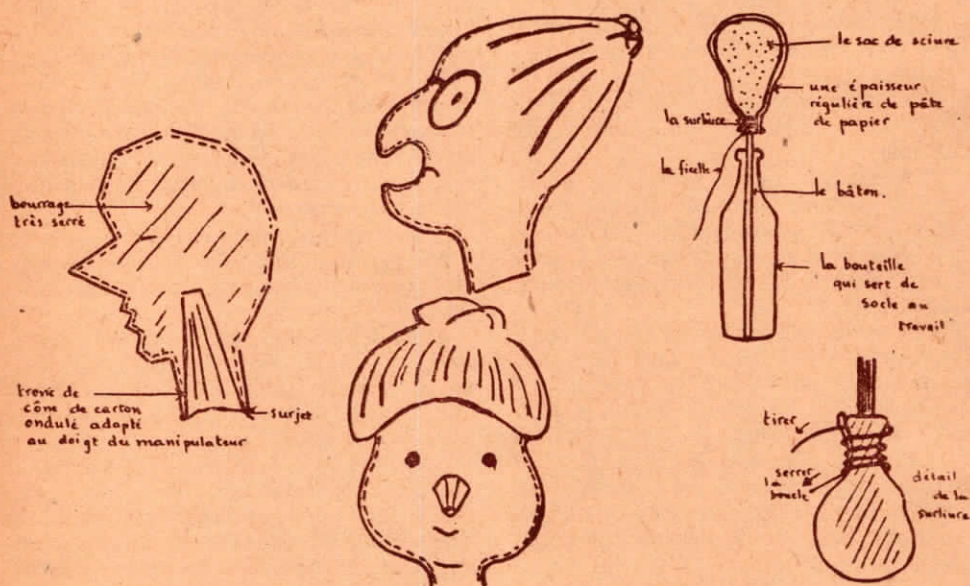
Y. CHARPENTIER.

LES MARIONNETTES (suite)

La tête de tissu

Il est souvent intéressant de créer en tissu les premières marionnettes d'une équipe.

Comme pour n'importe quel procédé de fabrication, il faut en premier lieu dessiner de face et de profil la tête à réaliser. Du dessin de la face et de celui du profil, on peut tirer le patron de la tête. Il importe évidemment de tenir compte dans ce tracé de l'épaisseur de la rondeur de la tête (fig. 5).



arrêtés, il s'agit de procéder à son remplissage. Avec quoi bourrer ce crâne ? Avec du kapok, de l'ouate, de la laine ou des petits morceaux de tissu de moins d'un centimètre carré chacun. Le bourrage doit être très, très serré et bien tassé dans les coins. La tête doit être capable de tenir debout sans plier.

Mais comment la manipuler ? L'emplacement nécessaire au doigt du manipulateur est ménagé à l'aide d'un cône de carton de taille appropriée. Le carton ondulé d'emballage, pris avec ses plis, dans le sens de la longueur, fait très bien. On peut également fabriquer ce cône avec des bandes de papier enroulées et collées autour d'une baguette de la grosseur du

doigt (évidemment, la première épaisseur du papier ne doit pas être collée après la baguette qui sert seulement de gabarit). On peut aussi faire ce cône avec un morceau de tapis rigide.

Le bas du cou de la tête a besoin d'être arrêté. Il suffit de le rabattre ou de le surjeter avec le rebord du cône intérieur.

On peut donner plus de rigidité à la tête en lui passant un fond de teint à base de gomme arabique et de couleur en poudre. Les détails peuvent être peints à la gouache. Certains seront surajoutés (chevelure, barbe, yeux faits de perles ou de boutons de bottines, etc...) (fig. 6).

On peut aussi obtenir des têtes originales en remplaçant toute la peinture par

des applications de tissus de couleur ou par des broderies de teintes franches.

Tête en pâte de papier

La pâte est prête, bien malaxée, très compacte... passons à la confection de la tête (fig. 7).

Faites la silhouette et le profil de la tête que vous désirez réaliser. Voyez bien la forme que vous voulez obtenir, cela est très important dès le début. Les dessins de la face et du profil sont à réaliser grandeur nature, peints comme le seront vos têtes, en somme de véritables maquettes.

Une tête varie dans sa forme générale et dans ses détails. Ne pas chercher tous les détails, mais quelques-uns qui seront essentiels et donneront à votre tête son caractère. Ce sera la chevelure, les yeux ou le nez qui s'ajouteront à la ligne générale pour donner à votre tête le caractère voulu : un caractère dominant, les autres étant neutres. Éviter les têtes trop classiques, chercher l'originalité mais conserver le bon goût...

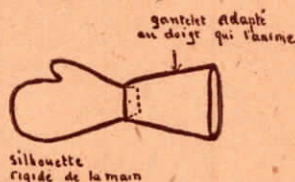
Préparez maintenant un sac de tissu dont la forme se rapproche le plus possible de celle de votre tête, c'est peut-être le travail le plus difficile : obtenir un volume qui ait une allure assez proche du dessin fait, voilà qui demande réflexion et parfois quelques essais après tâtonnements. On peut évidemment prendre une forme générale de poire faite d'un carré de tissu, mais le résultat n'est pas le même : votre tête sera plus lourde, la couche de pâte étant par endroits beaucoup plus épaisse. Il faut donc obtenir vite la fabrication d'un sac en forme d'après la maquette dessinée. Ce sac doit avoir un col assez long qui sera assez solide pour ne pas se crever lors du bourrage. Mettez enfin les coutures à l'intérieur en le retournant...

Le sac fait, vous le remplissez de sciure de bois, de la sciure fine et sans morceaux de bois ou d'écorce.

Bourrez le sac de façon à ce qu'il soit assez dur pour que vous puissiez modeler dessus sa masse sans qu'elle fuie sous la pression des doigts... Mettez votre sac sur un morceau de bois, sorte de manche qui vous permettra de tenir votre tête, de la piquer dans un socle. Pour fixer le sac de sciure sur le manche, faire une surliure en ficelle fine et solide. Cette surliure doit couvrir le col de la tête et descendre en dessous de façon à laisser libre du modelage son extrémité inférieure.

Sur votre forme, étalez une couche de pâte uniforme de trois ou quatre millimètres d'épaisseur au maximum. Cette première opération faite et bien soignée,

marquez les yeux, le nez, la bouche, les oreilles, les joues, parfois les cheveux... évitez les petits détails qui « encombrant » et font perdre à votre tête le caractère qu'elle doit avoir. Les yeux sont marqués par un globe, partie saillante de teinte vive, brillante même. Faites simple, avec goût, marquez le personnage que vous voulez représenter de détails nets... Pour obtenir une surface bien nette, lissez avec une spatule de bois que vous mouillez de temps à autre. Votre tête aura plus de fini et sera plus facile à peindre. Soignez le cou de la tête, légèrement en tronc de cône plus évasé vers le bas...



Laissez sécher la tête en pâte assez lentement, il ne faut pas brusquer le séchage en plaçant la tête trop près du feu. Celle-ci se fendillerait après avoir brûlé en surface... Lorsque la tête sera bien sèche, il va falloir la vider... Retirer la ficelle en tirant sur le bout libre, puis sur le dernier toron... tirer alors toute la ficelle... Enlever le manche en bois... Sortir la sciure, toute la sciure, celle-ci est parfois compacte à l'intérieur car elle est devenue humide, mais on aide à son évacuation en grattant l'intérieur avec un fil de fer... La tête vidée de sciure doit être encore débarrassée de son sac. Celui-ci est parfois un peu collé à la tête, tirez délicatement sur tout le tour et le sac doit sortir en entier si toute la sciure est partie avant... Réparez si cela est nécessaire les endroits abîmés ou trop faibles, en particulier veillez à la forme du cou qui doit être tronconique, intérieurement de la gros-

seur du doigt et bien lisse... Votre tête vidée, mise au point, laissez-la sécher encore un peu, sa légèreté et sa solidité augmenteront.

Il faut maintenant peindre la tête... Tout d'abord passez une couche uniforme de peinture à la colle faite de colle en poudre bien délayée, de blanc, d'un peu d'ocre jaune et d'ocre rouge, ces teintes en quantités variables suivant l'allure générale de la tête à obtenir, plus de rouge pour le cuisinier, plus de jaune pour la vieille douairière. Soignez la préparation de la peinture. Si vous mettez trop de colle, elle s'écaillera, si vous n'en mettez pas assez, elle s'en ira en poudre.

Ce fond de teint établi, il faut coller les accessoires que vous avez prévus : cheveux ou moustaches faits en ficelle, laine, fourrure, poils, carton... Collez avec de la bonne gomme arabique ou de la seccotine ces différentes parties... Et maintenant finissons la tête par la peinture à la gouache sur le fond de teint : des détails, yeux, cils, bouche, joues, peu de teintes mais faire net... Pour placer les yeux par exemple, les faire en papier que l'on va déplacer sur la figure avec une épingle jusqu'à ce que l'on ait trouvé le bon emplacement, la forme répondant à ce que l'on cherche. Suivant l'importance du détail, faire neutre ou vif, s'éloigner des teintes réelles sans tomber dans le vulgaire ou le grotesque. Cette partie du travail demande beaucoup de soin et de goût pour ne pas détruire tout ce qui a été réalisé par le dernier coup de pinceau...

La gaine de la marionnette

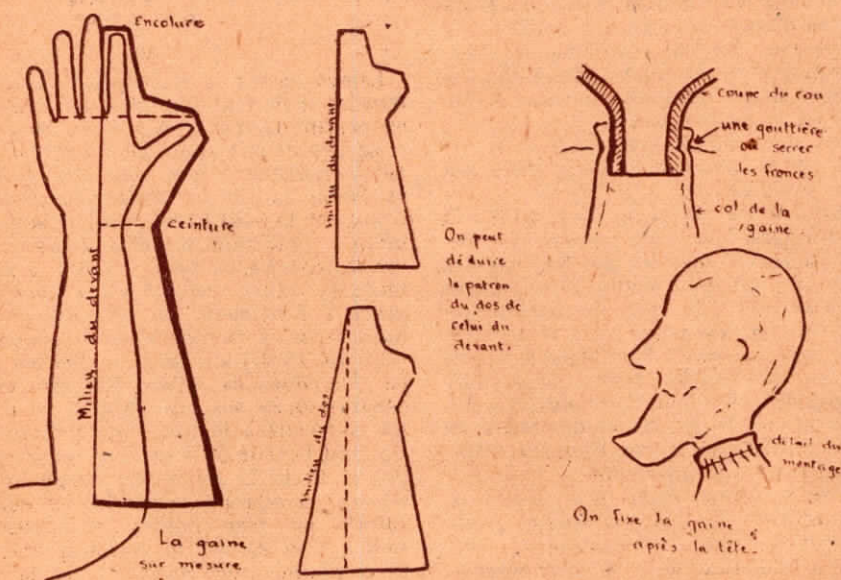
Le corps de la marionnette est constitué par une gaine de tissu dont les muscles sont les doigts du manipulateur. Là encore, il existe des traditions précises. Chaque pays et même chaque école de marionnettistes possède un patron-type de gaine, le seul, le vrai, l'unique... Inutile de dire que chaque gaine-type a ses qualités et ses défauts. L'important c'est que la main qui anime la marionnette soit gainée avec assez de précision pour être vraiment maîtresse des gestes à traduire et qu'elle ne soit en aucune manière « gênée aux entournures ».

Chaque gaine doit donc être coupée sur mesure (fig. 8). Pas de gaine de confection, pas de gaine passe-partout ! Comme chez le grand tailleur, prenons donc les mesures.

Posons la main à plat sur une feuille de papier longue comme cette main et son avant-bras réunis. Écartons le pouce des autres doigts au maximum. Marquons l'extrémité de l'index, celle du pouce et la naissance du poignet. À partir de ces trois indications, chacun peut tracer son patron personnel.

Le point marqué au bout de l'index détermine l'encolure où se placera la base de la tête. Cette encolure doit être légèrement plus large que le cou de la marionnette.

Le point marqué pour le pouce indique l'extrémité de la manche et l'origine de la main de la poupée. L'ouverture de cette



manche doit être un peu plus grande que le poignet de la marionnette.

La ligne du poignet du manipulateur donne le niveau de la ceinture de la poupée. Cette ceinture doit être de trois à quatre doigts plus longue qu'un bracelet ajusté à la place qu'elle occupe.

La jupe a la même longueur que l'avant-bras du marionnettiste. Pour tracer les côtés de la gaine, on joint les deux extrémités de l'encolure aux deux extrémités de la ceinture et on prolonge les lignes obtenues.

Il ne reste plus qu'à dessiner la manche. Celle-ci s'ouvre symétriquement de part et d'autre du point déterminé par le pouce, son emmanchure est sensiblement aussi large que la ceinture.

Ce plan détermine le devant de la gaine. Le dos doit être nettement plus large. L'ampleur supplémentaire est donnée par une pointe dont le sommet est à l'encolure et qui va s'élargissant jusqu'au bas de la jupe. Au niveau de la ceinture, le dos doit être de trois à quatre doigts plus large que le devant (fig. 9).

Ces deux patrons dessinés et découpés, il ne reste plus qu'à tailler la gaine dans un tissu souple mais sans mollesse. Selon l'étoffe dont on dispose, on peut placer le milieu du dos et celui du devant sur un droit fil plié ou, ce qui donnerait encore plus de souplesse, en plein biais. Il ne reste plus qu'à coudre les côtés en laissant libres l'encolure, les deux ouvertures des manches et le bas de la jupe qui sera ourlé. La gaine est terminée. On peut, pour rendre les gestes plus précis, serrer la ceinture par un élastique souple, mais ce n'est pas indispensable.

A cette gaine seront fixés la tête et les deux mains. Avant de fixer l'encolure, il faut l'ajuster à la taille du cou, soit par un froncé, soit par un pli au milieu du dos, en veillant à ce que les deux coutures d'épaules soient bien symétriques et placées d'aplomb de part et d'autre du cou. Si la tête est en tissu, la gaine sera cousue directement à sa base. Si la tête est en pâte de papier, l'encolure sera serrée contre elle par un froncé solide que l'on pourra coller ou bien caler dans une gouttière pratiquée dans la masse même du cou ou retenir par un rebord lui-même modelé avec le cou. L'extrémité des manches sera cousue aux gantelets (fig. 10).

La fixation de la tête et des mains après la gaine est la partie essentielle du réglage de la marionnette. L'index doit pénétrer dans la tête jusqu'à la deuxième phalange sans être gêné et sans que le haut de la gaine soit plié en accordéon. De la précision et de l'harmonie de cette mise au point dépendent toute la pré-

sion et toute l'harmonie de la manipulation

Les mains de la marionnette

Marionnette a deux mains comme vous et moi. Quant à ses bras, ce sont deux des doigts de celui qui l'anime (dans le cas le plus simple le pouce et le majeur).

Les deux mains sont en bois, en pâte de papier, en feutre, en cuir, en carton, en ce que vous voudrez de rigide et de léger. Ce sont généralement de simples silhouettes de mains d'une longueur approximativement égale à la moitié de celle de la tête. On les fixe, paume en avant et pouce en l'air, chacune à un gantelet tronconique à la mesure des doigts qui les feront mouvoir. Ce gantelet est prévu pour gagner la première phalange aussi exactement que possible. Il faut néanmoins que le doigt puisse y pénétrer sans effort (fig. 11).

En quelle matière fabriquer ce gantelet ? Selon ce dont on dispose, il sera en cuir, en feutre, en carton, en élastique large, en tapis, etc... Son mode de fixation après la main elle-même dépend des matériaux employés, on peut le coller, le coudre, le clouer ! Main et gantelet sont parfois aussi exécutés d'un seul tenant. L'ensemble est alors conçu comme une moufle taillée en carton, en feutre ou en cuir et ensuite collée ou cousue. Il est parfois intéressant de le renforcer avec une armature de fil de fer ou de le rendre plus rigide par quelques couches de bonne peinture à la colle ou, s'il s'agit de feutre ou de tapis, par quelques lignes de piqûres serrées.

Pour les gestes habituels, on se contente de mains en silhouettes. Dans certains cas, il est utile de prévoir un crochet ou une agrafe à la paume d'une des mains, pour fixer, au moment venu, le couteau du boucher, la baguette de la fée, ou le face-à-main de la marquise. Les mains destinées à tenir durant tout le jeu un accessoire peuvent être modelées pliées ou fermées. Comme pour tout ce qui concerne la fabrication de la marionnette, l'important, c'est de penser aux gestes que les mains auront à accomplir, au rôle précis qui leur sera dévolu dans le jeu. Des mains destinées à jongler ne seront pas conçues de la même manière que celles qui auront à supporter des paquets, à tirer une corde ou à ouvrir les rideaux. Le marionnettiste, qui sait ce que feront ses créatures, peut se permettre d'être finaliste.

(A suivre.)

SIMONE et JACQUES LACAPÈRE.

Choses d'hier

DOUBLE JEU

Ce jeudi était superbe, venant après une longue série de journées maussades, humides et brumeuses. Une gaze légère voilait les lointains, on entraînait dans les beaux jours. C'est bien pourquoi l'Inspecteur grognait, emportant dans sa serviette le papier d'examen et l'enveloppe dûment cachetée qui recelait le sujet d'écrit du C.A.P. Sacrifier à la surveillance dans quelque classe demi obscure une matinée si pimpante, alors que dans le jardin encore délaissé les petits pois n'étaient pas semés... Mais le sujet était si beau que, à peine l'enveloppe déchirée, on oublia les petits pois et le jardin, le ciel de printemps et l'horizon vaporeux : l'Inspecteur relisait la feuille avec attendrissement et bénissait en son cœur tous ses supérieurs hiérarchiques, qui choisissaient si bien les sujets d'examen, avec cette seule nuance de regret de n'être plus parmi les heureux candidats; ceux-ci d'ailleurs n'étaient que sourires dans la joie des pronostics satisfaits (le bruit avait été lancé par des personnes qui se disaient bien informées que le sujet parlerait d'école nouvelle...). Sauf quelques rêveurs attardés, la plupart des candidats avaient déjà pris le départ et les plumes grinçaient, trop lentes à exprimer des pensées tumultueuses. Il s'agissait de commenter une forte pensée pédagogique où l'auteur, apôtre peut-être involontaire des méthodes actives, affirmait qu'il n'y a nul progrès pour aucun écolier ni en ce qu'il voit, ni en ce qu'il entend, mais seulement en ce qu'il fait. Et les classes auditives étaient exécutées en trois lignes vengeresses, les belles leçons condamnées sans appel : rien ne trouvait grâce devant le zèle des candidats, ni les expériences où l'enfant regarde sans profit le maître qui agit, ni l'observation des choses ou de leurs images; il fallait que l'enfant fût actif, toujours et partout. A la correction, on fut un peu surpris de cet enthousiasme presque unanime et de cet emballement parfois outrancier, mais on savait bien que l'usage et le temps tempéieraient un peu cette

ardeur de débutant, et il y avait de si jolies formules pour condamner le verbalisme, des traits si heureux pour ridiculiser le maître bavard, de si riches exemples en faveur du *learning by doing*, que la commission fut ravie, et partant indulgente.

Aussi, quelques jours plus tard, trois personnes descendaient de voiture devant la petite école mixte où exerçait Mlle B., qui — l'Inspecteur finissait de l'expliquer en garant son auto aux abords fangeux de l'abreuvoir — avait si bien montré l'impérieuse nécessité de renoncer à des pratiques périmées et avait, en termes définitifs, condamné le maître bavard et beau parleur s'agitant devant un auditoire passif, tout en montrant par des exemples pertinents l'excellence des méthodes actives. Les élèves, calmes et dociles comme dans tous ces petits villages isolés des courants de circulation, chantèrent en entrant en classe, suivirent sans broncher la lecture, copièrent sur leur ardoise, firent des exercices de grammaire... jusque-là, les pratiques de la classe ne semblaient guère révolutionnaires, mais arriva l'heure de la géographie. Enfin, se dit la commission, qui commençait à somnoler, Mlle B. va pouvoir appliquer les principes qu'elle a si énergiquement défendus. La leçon, c'était le Canada; les élèves, peu nombreux, viennent se grouper autour de la demoiselle qui parle, elle parle de la prairie et des forêts, du grand Nord et des trappeurs, elle parle des chercheurs d'or, des cours d'eau et des montagnes, elle parle des grands lacs et des villes, elle parle de l'essor de l'industrie, elle parle... inlassable, intarissable, avec autant de facilité qu'elle écrit et, si elle ne fait pas regarder la carte, si elle ne montre pas la moindre gravure, c'est qu'elle est bien convaincue qu'il n'y a nul progrès pour aucun écolier au monde en ce qu'il voit... l'énoncé de la pensée de l'illustre pédagogue était bien long et il est probable que, depuis le jour de l'examen écrit, Mlle B. a déjà oublié le reste.

L'INSPECTEUR EN TOURNÉE.

Libres discussions

« Seigneur, protégez-moi de mes amis... pour ce qui est de mes ennemis, je m'en charge... » Il était difficile de progresser dans le domaine des méthodes actives, tant est grande la force de l'habitude, pour ne pas dire de la routine. Le petit noyau de précurseurs d'il y a dix ou vingt ans arrivait bien lentement à convaincre et à entraîner. Puis l'appui officiel est venu, les conférences pédagogiques ont eu à traiter des méthodes nouvelles, et beaucoup de ceux qui avaient été à la peine se réjouissaient de voir grossir le nombre des adeptes. Le moment semble venu où le nombre même de ceux qui se réclament des « méthodes actives » est un danger. Et ce flot de nouveaux venus, tardivement convertis, ne chercherait-il pas à « embrasser » l'esprit nouveau « pour le mieux étouffer » ? Les baptêmes se multiplient, et tous se font sous le signe de l'école nouvelle. On peut lire les titres des ouvrages : *Le solfège par la méthode active...* *Les méthodes actives en géographie*, mais on n'a changé que la couverture. Tel autre sert sa leçon habituelle mais la décore d'une alléchante annonce : *l'étude du milieu...*, et on trouve sous l'étiquette nouvelle des exercices de calcul de densité de populations dans des pays divers... c'est un « milieu » bien étendu. Ces caricatures de méthodes dites actives peuvent ruiner l'élan sincère et compréhensif qui se manifestait, en rassurant les hésitants, en donnant des gages aux timorés, en encourageant la routine dans sa pérennité. « C'est cela, les méthodes actives, mais je l'ai toujours fait !... Foin des soucis, je suis dans la ligne. » Et il est si facile de ne pas se tourmenter, de ne rien déranger

à ses petites habitudes mentales, à ses pratiques pédagogiques, il est si tentant de mettre une belle chemise neuve au vieux dossier poussiéreux... Il serait souhaitable que tous ceux qui se rallient ainsi aux méthodes actives — ou plutôt attirent à eux les lecteurs en parant leurs vieilleries d'une étiquette fallacieuse — eussent le courage de combattre des méthodes qu'ils trahissent. « De mes amis, Seigneur... »

D'autres inventent des amusements pour remplacer le travail sérieux et le goût de l'effort. A laisser croire que ces jeux sont de l'École nouvelle, ils lui font aussi, sans le vouloir, un tort immense. Telle, cherchant une grammaire amusante, invente le *petit train de la conjugaison* : dans un wagon à huit compartiments, des cartons mobiles s'attachent aux portières pour représenter les garde-places (terminaisons des temps de l'indicatif : ce qui procure aux élèves du C. E. la « joie » d'apprendre le passé et le futur antérieurs...). Tel autre a construit un sergent de ville actionné par un jeu de ficelles et qui, si on oublie de compter une retenue dans une addition, lève le bâton blanc, tandis que le mot « halte » apparaît... Sommes-nous en classe ou au Guignol ? Ceux qui ne savent pas — ou feignent de ne pas savoir — quelle est la position de l'École nouvelle vis-à-vis de ces amusements déplacés y puisent des arguments qu'on s'étonne parfois d'entendre répéter par des gens sérieux. C'est pourquoi ces amis d'un autre genre font plus de tort que les ennemis déclarés de tout changement, attachés à défendre les conceptions classiques et la tradition.

POUR L'ERE NOUVELLE

Le numéro d'octobre 1946 de *Pour l'Ere Nouvelle*, qui vient de paraître, contient les articles suivants :

Appel, par Paul LANGEVIN.

Aperçu sur le Congrès européen de la Ligue internationale pour l'éducation nouvelle, par F. SECLÉTI-RIOU.

La situation à l'étranger : **L'instruction publique en U.R.S.S.**, par S. ROUBAKINE.

Psychologie appliquée à l'éducation : **Le mouvement psychologique français**, par H. PIERON.

Méthodes et techniques : **Le jeu et la culture de l'enfant**, par LECOINTE M.-L. WARGNIER.

Chronique française : **Le stage des professeurs des travaux manuels éducatifs**, par R. GAL.

Congrès des Groupes d'éducation nouvelle du Sud-Ouest, par R. G.

Chronique étrangère : **Glanes pédagogiques**, par A. M. et A. W. et A. WEILER.

Bibliographie : **Les classes nouvelles dans l'enseignement du second degré**.

POUR L'ERE NOUVELLE publiera un numéro spécial, daté novembre-décembre 1946, contenant les principaux rapports établis par le Congrès Européen d'Education Nouvelle.

Le prix de ce numéro (100 pages) est fixé à 80 francs.

Les abonnés recevront ce numéro sans augmentation du prix de leur abonnement.

Le gérant : Michel Bourrellet. — Imprimerie AUBIN, Ligugé (Vienne). — 12-46.

Dépôt légal : 4^e trimestre 1946. — Imprimeur, n° 72

NOUVEAUTES

ALBUMS D'ETRENNES

TROIS ET TROIS

HISTOIRE DE BETES
RACONTEE ET GRAVEE SUR LINO
par CHALLIS WALKER

Un album (22,5 x 28) de 30 planches. Cartonné 60 fr.

LES CINQ FRÈRES CHINOIS

par CLAIRE HUCHET-BISHOP

Un album (16,5 x 25) en trois couleurs, illustré par Kurt Wièse.
Cartonné 110 fr.

COLLECTION « LES HEURES ENCHANTEES » ETOILE D'OR ET OREILLE D'ANE ET AUTRES CONTES D'AQUITAINE

choisis par A. GOT

Un vol. (14 x 20) de 128 pages, avec 50 illustrations en couleurs de
Jane Pécheux 120 fr.

COLLECTION « PERSPECTIVES HUMAINES »

Les grands problèmes sociaux, économiques et politiques, exposés objec-
tivement par les spécialistes les plus qualifiés, à l'intention de tout Fran-
çais désireux de travailler au renouveau du pays.

Viennent de paraître :

FAIRE DES HOMMES

OBJET, POSSIBILITES, METHODES DE L'ENSEIGNEMENT
par JEAN BERARD, professeur à la Faculté de Nancy

L'INFORMATION

HIER, AUJOURD'HUI, DEMAIN
par PIERRE PARAF

Chaque volume (14 x 19,5). Broché 55 fr.

Parus dans la même collection :

La Réforme constitutionnelle, sa préparation, ses bases, par G. SCALLE
et G. BERLIA. — Le mouvement syndical en France, par A. MARCHAL. —
Propos d'urbanisme, par LE CORBUSIER, illustrés de 67 dessins de l'au-
teur, dont 44 inédits (prix spécial : 96 fr.).

Editions BOURRELIET ET Cie, 55, rue Saint-Placide, PARIS-6°